

## Dreizehnte Sitzung – Treizième séance

Mittwoch, 24. September 2014

Mercredi, 24 septembre 2014

08.40 h

12.046

### StGB und MStG. Änderung des Sanktionenrechts CP et CPM. Réforme du droit des sanctions

#### Differenzen – Divergences

Botschaft des Bundesrates 04.04.12 (BBl 2012 4721)

Message du Conseil fédéral 04.04.12 (FF 2012 4385)

Nationalrat/Conseil national 24.09.13 (Erstrat – Premier Conseil)

Nationalrat/Conseil national 25.09.13 (Fortsetzung – Suite)

Ständerat/Conseil des Etats 18.06.14 (Zweitrat – Deuxième Conseil)

Nationalrat/Conseil national 24.09.14 (Differenzen – Divergences)

### Schweizerisches Strafgesetzbuch und Militärstrafgesetz (Änderungen des Sanktionenrechts) Code pénal et Code pénal militaire (Réforme du droit des sanctions)

#### Ziff. 1 Art. 34 Abs. 2

Antrag der Mehrheit

Festhalten

#### Antrag der Minderheit

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

#### Ch. 1 art. 34 al. 2

Proposition de la majorité

Maintenir

#### Proposition de la minorité

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

**Vischer Daniel (G, ZH):** Wir sind nun in der Differenzbereinigung dieser Vorlage zur Änderung des Sanktionenrechts. Wie Sie sehen, hat sich wiederum einiges geändert. Erlauben Sie mir zu Beginn die Bemerkung, dass der Effort, das alte Recht, das wir vor wenigen Jahren neu eingeführt hatten, grundlegend zu ändern, so scheint mir, etwas geschwunden ist. Fast habe ich den Eindruck, dass mein Kollege von Graffenried, meine Fraktion und ich ein «My» Recht bekommen haben, dass es eine etwas übereilte Revision war. Wie auch immer, wir sind jetzt in der Differenzbereinigung.

Der erste strittige Punkt betrifft Artikel 34. Hier geht es um eine wichtige Differenz, d. h. um die Höhe der Geldstrafe. Die Mehrheit der Kommission will einen Mindesttagessatz von 30 Franken. Meine Minderheit will 10 Franken, wie das auch der Ständerat und der Bundesrat vorgesehen haben. Es geht hier darum zu entscheiden, ob diese Vorlage so ausgestaltet wird, dass alle Schweizerinnen und Schweizer im Verhältnis zu ihrem Verdienst vor dem Gesetze gleichgestellt sind.

Die Mehrheitsposition mit einem Mindestsatz von 30 Franken ist sozial nicht mehr adäquat. Was heisst das? Sie führt dazu, dass man von einer Frau oder einem Mann mit tiefem Einkommen, die oder der, sagen wir einmal, 4000 Franken verdient und zwei Kinder zu ernähren hat, aufgrund des Existenzminimums gar nicht erwarten kann, eine Geldstrafe be-rappen zu können. Das wiederum hat zur Folge, dass diese Personen de facto die Geldstrafe nicht leisten können, also deswegen eine Freiheitsstrafe absolvieren müssen.

Das würde eigentlich heissen, dass wir – erlauben Sie mir diesen Begriff – eine Art Klassenjustiz einführen. Das heisst, die Geldstrafe wird zu dem, was schon zu Beginn ihrer Einführung in Bezug auf sie moniert wurde: Sie wird nämlich zu einer Bevorzugung der oberen Einkommen, und für untere Einkommen ist sie schikanös. In diesem Sinne ist dies eine sehr zentrale Differenz.

Ich ersuche Sie dringlich, hier bei der Fassung des – wie Sie wissen – vernünftigen, abwägenden Ständerates zu bleiben, der dem Bundesrat folgt, und nicht die Schranke des Nationalrates zu übernehmen, die durch nichts vertretbar ist. Hier zeigen Sie, ob Sie eine Vorlage wollen, die letztlich für alle gleiche Hürden schafft, oder ob Sie eine Vorlage wollen, die eben sozial anrühlich wird. Ich ersuche Sie, dem Antrag meiner Minderheit zuzustimmen.

**Ruiz Rebecca Ana (S, VD):** Le groupe socialiste vous invite à soutenir la proposition de la minorité Vischer Daniel qui vise à maintenir le montant minimal du jour-amende à 10 francs et non à 30 francs. Les raisons en sont simples.

Tout d'abord, le montant de 10 francs est celui qui a été retenu par le Tribunal fédéral, qui a ainsi précisé que pour les auteurs d'infraction les plus démunis la peine pécuniaire n'était pas purement symbolique si le jour-amende atteignait la somme de 10 francs au moins. S'il est vrai que le minimum de 30 francs peut paraître a priori abordable, y compris pour les personnes sans fortune, il faut toutefois être conscient du fait qu'il ne pourra pas être payé par des personnes qui se verraient condamnées à un nombre élevé de jours-amende ou par des personnes sans moyens, comme celles qui dépendent de l'assistance sociale. Ces personnes se verront contraintes de purger une peine de substitution. Nous en arriverons alors à une justice de classe. Les personnes aisées pourront se permettre de passer à la caisse et celles sans ressources iront en prison. Le groupe socialiste ne peut souscrire à un tel concept de justice à deux vitesses.

En fixant le montant minimal à 30 francs, nous créerons des situations non seulement dramatiques des points de vue humain et familial, mais aussi complètement absurdes. Imaginez le cas de la mère ou du père de famille vivant seul avec ses enfants. Imaginez que cette personne commette une infraction grave à la LCR. Elle pourrait vraisemblablement être condamnée à 180 jours-amende à 30 francs, ce qui reviendrait alors à une peine pécuniaire de 5400 francs. Cette somme serait impossible à régler pour la personne sans ressources, sans oublier qu'elle aurait aussi à payer une amende qui pourrait aller au-delà des 1000 francs puisqu'on sait que, depuis 2007, dans 90 pour cent des condamnations à des peines pécuniaires, une amende est simultanément prononcée en vertu de la combinaison des peines. Ajoutons que, dans tous les cas, les frais de procédure seraient aussi à sa charge et que ceux-ci peuvent être très élevés.

Avec un montant minimal fixé à 10 francs, cette même personne serait condamnée à une peine pécuniaire de 1800 francs, montant qui serait en revanche sans doute davantage abordable.

Que se passerait-il par conséquent si le montant minimal était porté à 30 francs? La personne de mon exemple devrait convertir sa peine pécuniaire en peine privative de liberté et purger une peine de six mois de prison. Imaginez alors ce qui se passerait pour ses enfants durant cette période.

Si les enjeux sociaux liés à ce type de situation ne devaient pas vous convaincre ou vous atteindre, peut-être que l'argument économique vous touchera davantage. Une détention

de six mois de la personne en question coûterait 54 000 francs à l'Etat, sans compter les coûts que la prise en charge de ses enfants engendrerait. Ne pensez-vous pas que 1800 francs payés en tant que peine à l'Etat ne valent pas mieux que 54 000 francs déboursés par la collectivité? Je vous remercie dès lors de soutenir la proposition de la minorité Vischer Daniel.

**Jositsch Daniel (S, ZH):** Es gibt in unserer Gesellschaft eine Tendenz, immer härtere Strafen zu fordern. Über Sinn und Zweck dieser Tendenz kann man diskutieren, die Mindesthöhe des Tagessatzes bei der Geldstrafe eignet sich aber jedenfalls nicht dazu, hier die Härte auszudrücken. Die Mindesthöhe des Tagessatzes entscheidet lediglich über die soziale Ausgestaltung der Strafe und über sonst nichts. Das heisst Folgendes: Wenn Sie hier der Mehrheit folgen, sagen Sie nichts anderes, als dass diejenigen, die über die geringsten finanziellen Grundlagen verfügen, eine besonders harte, ja, man kann sagen, eine unerträgliche Strafe erhalten. Warum ist das so? Das aktuelle Recht sieht keinen Mindesttagessatz vor. Das wurde zu Recht kritisiert, und man hat gesagt, dass es einen Mindesttagessatz geben muss. Die Praxis arbeitet heute mit 10 Franken. Dieser Satz von 10 Franken hat sich bewährt. Das heisst, diejenigen Personen, die über praktisch keine finanziellen Mittel verfügen, müssen einen Mindesttagessatz von 10 Franken bezahlen. Die Mehrheit möchte den Mindesttagessatz nun auf 30 Franken anheben. Das würde bedeuten, dass bei einer Geldstrafe von 180 Tagessätzen, das entspricht sechs Monaten Freiheitsstrafe, daraus eine Mindeststrafe – Mindeststrafe! – in der Höhe von 5400 Franken resultiert. Gleichzeitig möchte man die Geldstrafe schneller in eine Freiheitsstrafe umwandeln können. Die Konsequenz ist: Reiche können ihre Geldstrafe problemlos bezahlen, Arme würden tendenziell häufiger ins Gefängnis gehen. Es kann nicht Sinn und Zweck dieser Revision sein, dass alleinerziehende Mütter oder Arbeitslose schlechtergestellt werden gegenüber anderen Personen in unserer Gesellschaft. Das sind Grundprinzipien – auch unserer Fraktion –, die hier auf dem Spiel stehen. Deshalb sind wir dezidiert der Meinung, dass Sie hier dem Antrag der Minderheit zustimmen sollten. Diese Bestimmung wird in dieser Form übrigens auch vom Ständerat unterstützt.

**Lüscher Christian (RL, GE):** J'aimerais commencer par une discussion plus large pour rappeler que le but du Conseil fédéral, dans ce projet de loi, était d'une part de réintroduire les courtes peines privatives de liberté inférieures à six mois, et d'autre part de limiter le nombre de jours-amende et de ne plus assortir du sursis la peine pécuniaire. Le Conseil national a, quant à lui, suivi l'idée qu'il fallait réintroduire les peines privatives de liberté de courte durée, et a été d'avis, en revanche, que l'on pouvait maintenir un sursis pour les jours-amende, mais que ce sursis devait être obtenu moyennant des conditions un peu plus strictes. C'est cet équilibre, finalement, qui a été adopté par le Conseil national. Malheureusement, le Conseil des Etats a complètement «détricoté» le projet qui avait été présenté, en supprimant l'égalité entre les jours-amende et les peines privatives de liberté de courte durée, en réintroduisant la priorité des jours-amende, ce que le projet visait à abolir. Nous sommes donc obligés de revenir aujourd'hui sur l'essentiel de ce qu'a fait le Conseil des Etats, qui a joué de surcroît à l'apprenti sorcier, en introduisant une sorte de sursis partiel pour les jours-amende, selon lequel le condamné s'acquitterait de la moitié du montant, l'autre moitié étant due avec sursis. Si cette première moitié n'est pas payée, il faudra donc procéder à des rappels, à des poursuites, etc. Bref, c'est un peu la volonté du condamné qui primera pour décider si oui ou non il veut bien payer ce qui est dû.

Une idée très claire accompagnait la fixation des jours-amende à 30 francs, à savoir que la peine pécuniaire est en général – et pour autant qu'il s'agisse d'un délinquant primaire – prononcée avec sursis. Cela signifie donc qu'elle n'est pas payée la première fois; il n'y a donc pas de justice

à deux vitesses. L'idée, ensuite, c'est de faire peur; il faut prévenir la personne qui a été condamnée de ce qu'elle risque en commettant une deuxième infraction.

Du côté du groupe socialiste, j'ai bien compris la philosophie qui consiste à dire que, de toute façon, quiconque commet un délit est une sorte de victime de la société qui, de toute façon, recommencera et doit être protégée la première et la deuxième fois. Eh bien ce n'est pas notre vision du droit pénal. Nous, nous disons qu'il faut donner une chance à la personne condamnée pour la première fois – par exemple en la condamnant à des jours-amende avec sursis –, mais que l'épée de Damoclès qu'a cette personne au-dessus de la tête doit tout de même être suffisamment dissuasive afin de ne pas l'encourager à récidiver.

Cette idée du Conseil national était une bonne idée dans la mesure où nous avons des jours-amende avec sursis, un minimum de 30 francs et la possibilité, effectivement, pour autant qu'on le mérite, d'obtenir le sursis – le délinquant primaire méritant en général le sursis. En revanche, le délinquant primaire doit comprendre l'avertissement, et si on le condamne à 30 jours-amende à 10 francs, cette personne sait que si elle récidive, finalement, cela ne lui coûtera pas grand-chose. Ce n'est pas notre façon de voir le droit pénal. Il faut que l'effet de prévention générale fonctionne pour la société et que l'effet de prévention spéciale fonctionne pour le condamné; cela signifie que le condamné doit être prévenu de ce qu'il encourt s'il commet une nouvelle infraction. Si les jours-amende avec sursis sont assez élevés, cette personne réfléchira à deux fois avant de commettre une nouvelle infraction. C'est donc cet ensemble-là qu'il faut préserver: d'une part, le jour-amende à 30 francs et, d'autre part, le sursis, à savoir le sursis complet et non cette sorte de demi-sursis inventé par le Conseil des Etats, qui, probablement, a éprouvé un sentiment de culpabilité en écartant les peines privatives de liberté de courte durée. Il faut donc maintenir ce système et c'est pour cela qu'il est très important que le montant du jour-amende soit fixé à 30 francs et non pas à 10 francs, pour dissuader la personne de commettre une deuxième infraction.

**Guhl Bernhard (BD, AG):** Diese Vorlage kam ja zustande, weil die Geldstrafen in die Kritik geraten waren, da sie zu schwach seien. Wenn wir hier dem Ständerat folgen würden, würde sich an dieser Kritik aber nichts ändern.

Stellen Sie sich einen Ladendieb vor: Der klaut einen Laptop, verursacht dabei noch Schaden im Laden oder Einkaufszentrum und wird dafür zu sieben Tagessätzen verurteilt. Wenn dem Dieb aufgrund seiner finanziellen Verhältnisse dann das Minimum, also ein Tagessatz von 10 Franken, auferlegt wird, dann ergibt das eine Geldstrafe von insgesamt 70 Franken. Denken Sie, eine solche Strafe habe bei diesem Dieb irgendeine Wirkung? Denken Sie, dass eine solche Strafe dem Verbrechen, das er begangen hat, adäquat sei? Glauben Sie nicht, dass es eher so ist, dass der Dieb einfach nur lacht, wenn er diese Strafe erhält? Für uns, für die BDP, ist diese Strafe mit dem Mindesttagessatz von 10 Franken jedenfalls zu wenig hoch.

Wir sind ganz klar für diese 30 Franken Mindeststrafe und bitten Sie, hier ebenfalls dem Antrag der Mehrheit zuzustimmen.

**Flach Beat (GL, AG):** Niemand hier in diesem Saal, niemand hier drin wird zu einem Tagessatz von 10 Franken verurteilt. Wir verdienen alle sehr viel mehr. Es gibt aber ausserhalb dieser Hallen durchaus Menschen, die berechtigterweise zu einem Tagessatz von 10 Franken verurteilt werden könnten, weil sie einfach nicht mehr haben. Es macht keinen Sinn, jemanden zu einem erhöhten Tagessatz von 30 Franken zu verurteilen, wenn er ihn nicht bezahlen kann, wenn dieser Satz seinem tatsächlichen Einkommen überhaupt nicht entspricht. Denken Sie an einen Jugendlichen. Kollege Guhl hat vorher gerade gesagt, der Straftäter würde über eine Geldstrafe von 70 Franken lachen. Bei einem Jugendlichen ist das nicht so. 70 Franken entsprechen dann schnell einmal seinem Taschengeld. Auch für eine Frau, die ihre Kinder al-

leine grosszieht, ist ein Tagessatz von 30 Franken, ausgesprochen beispielsweise bei 180 Tagessätzen, ein kleines Vermögen.

Der Ständerat hat hier eine klare Verhältnismässigkeit eingeführt. Wie der Bundesrat vorgeschlagen hat, soll der Tagessatz bei 10 Franken beginnen. Der Richter hat es in der Hand, diesen Satz zu erhöhen, wenn es die tatsächlichen Umstände rechtfertigen. Es hat aber keinen Sinn, jemanden aufgrund von Automatismen, die wir im Strafrecht einführen, zu einer Strafanforderung zu verurteilen, die er dann nicht erfüllen kann. Wenn er diese Strafe nicht bezahlen kann, macht er sich dann quasi noch einmal strafbar. Er hat dann noch einmal eine Folge zu gewärtigen, die eigentlich gar nicht im Strafmass enthalten war. Die Idee der Strafe hier ist, dass der Straftäter die Strafe spürt, das ist richtig. Wenn er aber kein Geld hat, dann ist auch wenig Geld sehr viel. Ich bitte Sie, hier gemäss Antrag der Minderheit auf der Linie des Ständerates zu bleiben.

**Nidegger Yves (V, GE):** Il a été dit que le but de cette réforme était entre autres de réintroduire les courtes peines privatives de liberté. Ce n'est pas tout à fait juste. S'il est question de réintroduire ces peines, c'est parce qu'on a constaté la faillite des jours-amende qui sont un concept nocif, qui ont rendu notre Code pénal incompréhensible, peu dissuasif et terriblement bureaucratique.

Ceux qui ont critiqué les jours-amende se sont ensuite acharnés dans cette réforme à les sauver, en allant jusqu'à altérer une institution parfaitement saine comme celle du sursis – cela a été dit – ainsi que dans le cas qui nous intéresse ici, à savoir la fixation d'un montant minimum suffisamment dissuasif pour le jour-amende. Evidemment, une peine qui ne fait pas peur n'est pas une peine. Si nous aboutissons à des peines ne faisant pas peur avec cette réforme, nous n'aurons rien réformé du tout et complètement échoué. Une diminution de 10 francs par jour dans la consommation courante d'une personne, fût-elle de condition modeste, ne représente pas une dégradation de la qualité de vie ni une souffrance qui puisse s'associer dans l'esprit d'un être humain normalement constitué à une peine, dont je vous rappelle qu'elle doit être l'équivalent en solennité à un jour de détention. Le Tribunal fédéral, en fixant au-dessous de 10 francs le montant minimal du jour-amende, a fait apparaître l'absurdité de ce système de peine et en a appelé au législateur afin de corriger cette absurdité en fixant un minimum. Mais fixer ce minimum à 10 francs est insensé. Argumenter en mettant en avant les personnes seules avec enfants et de condition sociale modeste n'est pas pertinent, au regard du profil de délinquance que nous cherchons à réprimer. On ne fait pas de loi pour les exceptions, mais avec des règles générales.

**Stamm Luzi (V, AG):** Das Beispiel von Herrn Jositsch stört mich. Herr Kollege Jositsch, nehmen wir an, Sie kommen zu mir ins Rechtsanwaltsbüro, weil Sie im Kanton Aargau auf einer geraden Strasse von 1,8 Kilometer Länge einen Lastwagen überholt haben, dabei mit 114 statt mit den erlaubten 80 Stundenkilometern gefahren sind und, mit Ihrem Einkommen, eine Geldstrafe von 30-mal 3000 Franken gleich 90 000 Franken erhalten haben. Sie erhalten diese Strafe, obwohl Sie unmittelbar nach diesem Überholmanöver wieder mit 80 Stundenkilometern gefahren sind. Die Person, die Sie vertreten, kommt zu mir ins Büro, weil sie eine Strafe von 30-mal 10 Franken bekommen hat; das sind 300 Franken – während der Kollege Universitätsprofessor eine Strafe von 90 000 Franken erhält. Diese Differenz ist zu gross. Deshalb bitte ich Sie, für einen Tagessatz von mindestens 30 Franken zu stimmen. Dann haben wir wenigstens eine Geldstrafe von 30-mal 30 Franken.

Abgesehen davon ist es unlogisch: Wenn Sie eine Parkbusse erhalten, finden Sie einen Einzahlungsschein an der Windschutzscheibe; wenn Sie etwas zu schnell fahren, bezahlen Sie 40, 80, 120, 180 oder 260 Franken. Danach kommen Sie in das kantonale Verfahren. Im Kanton Zürich zum Beispiel bezahlen Sie bei einer Überschreitung um 16 Stun-

denkilometer 1250 Franken. Wenn Sie noch schneller fahren, fallen Sie wieder unter das System, um das es hier geht, und die minimale Strafe beträgt 30-mal 10 Franken. Der Betrag der Busse geht nun also wieder hinunter, obwohl Sie schneller gefahren sind. Es ist unlogisch, wenn Sie so geringe Geldstrafen festlegen.

Ich habe vor einigen Jahren hier im Saal die Diskussionen miterlebt, bei denen sogar durchgesetzt wurde, dass es Geldstrafen von unter 10 Franken pro Tag geben sollte. Das ist noch deplatziert. Wir wissen auch – ich denke an diese 300 Franken bei Ihrem Beispiel, Herr Kollege Jositsch –, dass diese Beträge in der Praxis ohnehin durch das Sozialamt bezahlt werden. Da kommt jemand und sagt, er habe noch eine Geldstrafe von 300 Franken bekommen, und das Sozialamt muss ihm das Geld geben; es zahlt ihm die 300 Franken.

Zusammengefasst: Legen Sie wenigstens dieses Minimum von 30 Franken fest. Dann wird das ganze System ein bisschen logischer.

**Vischer Daniel (G, ZH):** Herr Stamm, haben Sie nicht begriffen, dass es hier nicht um die Relation geht? Vielmehr geht es hier um die Mindesthöhe. Bestreiten Sie denn, dass es, wenn man 30 Franken als Mindeststrafe setzt, Leute geben wird, die das aufgrund ihres Budgets gar nicht bezahlen können, sodass sie de facto von Anfang an gezwungen sind, eine Freiheitsstrafe abzusitzen, anstatt die Geldstrafe zu bezahlen? Das ist der springende Punkt.

**Stamm Luzi (V, AG):** Was heisst hier «gezwungen sind», Herr Kollege Vischer? Etwa 10, 20 oder vielleicht sogar 30 Prozent unserer Bevölkerung beziehen in irgendeiner Art Sozialhilfe. Diese Leute gehen sowieso mit ihren Geldstrafen zum Sozialarbeiter und sagen, man müsse ihnen jetzt noch 300 oder 600 Franken zusätzlich bezahlen. Diese Beispiele des Soziallirns, die wir erleben, zeigen ja, dass die Behörden diese Geldstrafen offenbar mit Freude bezahlen.

**Sommaruga Simonetta, Bundesrätin:** Es geht hier bei dieser Bestimmung um die Mindesthöhe des Tagessatzes der Geldstrafe. Ich möchte Ihnen gern nochmals kurz darlegen, wie die heutige Situation ist. Das heutige Recht legt gar keine Mindesthöhe fest, heute haben wir keine Mindesthöhe im Gesetz. Es hat sich aber eine Praxis entwickelt, und diese Praxis sieht so aus, dass man von einer Mindesthöhe von 30 Franken ausgeht. Allerdings – und das ist eben auch wichtig – darf nach der Praxis des Bundesgerichtes in Ausnahmefällen diese Höhe unterschritten werden. Sie muss aber immer mindestens 10 Franken betragen. Das ist die heutige Praxis: in der Regel 30 Franken Mindesthöhe, in Ausnahmefällen aber mindestens 10 Franken.

Die Regelung des Ständerates und der Minderheit Ihrer Kommission will die heutige Praxis ausdrücklich im Gesetz verankern. Demgegenüber will die Mehrheit Ihrer Kommission diese Praxis verschärfen und den Mindesttagessatz auf 30 Franken festlegen, ohne die Möglichkeit, eine Ausnahme zu machen. Das ist der Unterschied gegenüber der heutigen Praxis.

Ich möchte etwas vorausschicken. Ich finde, wir sollten vermeiden, dass die ganze Vorlage am Schluss an der Frage des Mindesttagessatzes scheitert. Die Vorlage enthält nämlich wichtige Punkte, bei denen es schon heute keine Differenzen mehr gibt. Ich möchte Ihnen etwa die neuen Regelungen über die alternativen Vollzugsformen nennen, die Ausgestaltung der gemeinnützigen Arbeit als Vollzugsform statt als eigenständige Sanktion oder auch die Erhöhung der Altersgrenze für Massnahmen im Jugendstrafrecht. Das sind alles Bestandteile dieser Vorlage, bei denen es heute keine Differenzen mehr gibt. Ich kann Ihnen sagen, die Straf- und Vollzugsbehörden warten – und zwar warten sie mit Ungeduld – auf diese Änderungen, weil sie für die Praxis von grosser Bedeutung sind.

Ich komme zurück zu diesem Mindesttagessatz und zur Bedeutung desselben: Ich denke, die Bedeutung kann aus zweierlei Gründen doch etwas relativiert werden. Zum einen

wird ja die Höchstzahl der Tagessätze bei der Geldstrafe von heute 360 auf 180 halbiert. Es gibt die Anzahl von 360 Tagessätzen nicht mehr, sondern die maximale Anzahl von Tagessätzen bei der Geldstrafe beträgt 180. Diese Halbierung hat dann einen Einfluss auf den möglichen maximalen Gesamtbetrag, der überhaupt bezahlt werden muss, das heisst, die maximale Summe der zu bezahlenden Geldstrafe reduziert sich.

Zum andern, das ist auch nicht unbedeutend, schlägt die Mehrheit Ihrer Kommission vor, an der heutigen Regelung festzuhalten, dass eine Geldstrafe eben auch weiterhin vollumfänglich bedingt ausgesprochen werden kann – im Unterschied zu dem, was Sie früher einmal beschlossen haben; aber lassen wir das. Die Kommissionsmehrheit möchte weiterhin, dass es eben möglich ist, eine Geldstrafe auch vollumfänglich bedingt auszusprechen. In solchen Fällen hat dann die Höhe des Tagessatzes natürlich keine Bedeutung, weil ja die Geldstrafe nicht zu bezahlen ist. Die Höhe des Mindesttagessatzes wirkt sich erst dann aus, wenn die verurteilte Person erneut straffällig wird und dann die bedingte Geldstrafe widerrufen wird. Die Regelung gemäss der Mehrheit wird also nicht zu einer Katastrophe führen.

Umgekehrt spricht für die Minderheit Ihrer Kommission, dass sie nichts anderes tut, als das festzuhalten, was heute Praxis ist. Damit ist es nichts anderes als die Kodifizierung der heutigen Praxis. Da muss ich Sie schon fragen: Weshalb wollen Sie etwas ändern, das sich bewährt hat? Was sich bewährt hat, kann man auch beibehalten.

In diesem Sinne bitte ich Sie, die Kommissionsminderheit und den Ständerat zu unterstützen.

**Markwalder** Christa (RL, BE), für die Kommission: Erlauben Sie mir kurz ein paar einleitende Worte zur anstehenden Differenzbereinigung: Der am 1. Januar 2007 in Kraft getretene Allgemeine Teil des Strafgesetzbuches ersetzte Freiheitsstrafen von weniger als sechs Monaten durch Geldstrafen und gemeinnützige Arbeit. Bald darauf wurde seitens der Strafverfolgungsbehörden und der Politik das neue Sanktionensystem kritisiert. Insbesondere die bedingte Geldstrafe stand im Zentrum der Kritik verschiedener parlamentarischer Vorstösse. Der Bundesrat legte dem Parlament daraufhin eine Änderung des Sanktionenrechts vor, die eine Abschaffung der bedingten Geldstrafe vorsah.

Der Nationalrat kam in seinen bisherigen Beratungen darauf zurück, indem er beschloss, dass die bedingte Geldstrafe – wie auch die bedingte Freiheitsstrafe – dann ausgesprochen werden könne, wenn besonders günstige Umstände vorlägen. Der Ständerat hielt dieses Konzept nicht für praxiskompatibel und beschloss ein neues Konzept, wonach die Geldstrafe bis zu sechs Monaten Vorrang gegenüber der Freiheitsstrafe haben soll. Gemäss Nationalrat soll dieser Entscheid den Gerichten überlassen werden. Zudem soll gemäss Ständerat bei der Geldstrafe immer die Hälfte unbedingt sein, das heisst, die Hälfte der Geldstrafe muss auch bei einer bedingten Sanktion bezahlt werden. Zudem soll die bedingte Geldstrafe dann nicht ausgesprochen werden, wenn von Anfang an klar ist, dass sie keine abschreckende Wirkung entfaltet. Wenn klar ist, dass die unbedingte Hälfte der Geldstrafe nicht bezahlt werden kann, muss eine Freiheitsstrafe verhängt werden. Ihre Kommission für Rechtsfragen hielt weitgehend am Konzept des Nationalrates fest, wobei sich die Konzepte von National- und Ständerat nicht diametral widersprechen, sondern durchaus kombiniert werden können.

Zu Artikel 34 Absatz 2: Hier geht es um die Bemessung der Geldstrafe. Gemäss geltendem Recht beträgt der Tagessatz höchstens 3000 Franken; es ist jedoch, wie wir bereits gehört haben, im geltenden Recht kein Mindestsatz enthalten. Der Bundesrat hat in seiner Vorlage einen Mindestsatz von 10 Franken pro Tag vorgeschlagen, den der Nationalrat auf 30 Franken erhöht hat. Das Gericht bestimmt die Höhe des Tagessatzes nach den persönlichen und wirtschaftlichen Verhältnissen des Täters zum Zeitpunkt des Urteils, namentlich nach Einkommen und Vermögen, Lebensaufwand, allfäll-

ligen Familien- und Unterstützungspflichten sowie nach dem Existenzminimum.

Die Mehrheit der Kommission für Rechtsfragen erachtet die Ausfällung einer Geldstrafe nur dann als zielführend, wenn sie eine echte Sanktion darstellt. Dies hängt mit der Einführung eines Mindestsatzes entscheidend zusammen. Ein Tagessatz von 10 Franken scheint uns zu tief, da die Geldstrafe ihre abschreckende Wirkung verlieren würde. Schliesslich war ja genau dies die Motivation zur vorliegenden Revision des Allgemeinen Teils des Strafgesetzbuches.

Lassen Sie mich noch zum Vorwurf der «Klassenjustiz» Stellung nehmen, wie er jetzt wieder von Herrn Vischer und Herrn Jositsch zelebriert wurde. Nach meinem Dafürhalten ist das ein sehr polemischer Begriff. Eine Geldstrafe muss eine glaubwürdige Sanktion darstellen. Dies ist nur dann der Fall, wenn sie sich im Budget einer Person empfindlich niederschlägt. Gerade deshalb liegt der Höchstbetrag schon heute bei 3000 Franken pro Tag. Es muss aber bei der Bestrafung auch eine gewisse Verhältnismässigkeit geben, damit das Vertrauen der Öffentlichkeit ins Strafrecht gewahrt wird. Mit einem Mindesttagessatz von 30 Franken schaffen wir einen Faktor 100 zwischen dem Straftäter mit niedrigem Einkommen und dem sehr wohlhabenden Straftäter. Mit der Version von Bundesrat und Ständerat würden wir einen Faktor 300 schaffen, das heisst, der Straftäter mit wenig Einkommen müsste für dieselbe Straftat 300-mal weniger bezahlen als der reiche Straftäter.

In Zahlen bedeutet dies Folgendes: Der bedürftige Straftäter hat bei mindestens 3 Tagessätzen bis höchstens 180 Tagessätzen eine Geldstrafe von 30 bis 1800 Franken zu bezahlen, der reiche Straftäter eine zwischen 9000 und 540 000 Franken. Von einem Freikauf der reichen Straftäter kann also keine Rede sein. Vielmehr finden wir die Spannweite für das gleiche Delikt auf dieser Tagessatzbasis viel zu gross. Gemäss Nationalrat würde künftig ein bedürftiger Straftäter bei 3 Tagessätzen eine Geldstrafe von mindestens 90 Franken bezahlen müssen und bei 180 Tagessätzen eine von mindestens 5400 Franken. Das ist aus Sicht der Kommissionsmehrheit gerecht.

Schliesslich wurde in der Kommission auch bestätigt, dass heute in der Praxis – wir haben es auch von der Frau Bundesrätin gehört – Mindesttagessätze von 30 Franken die Regel sind, dass aber Bundesrat und Ständerat wünschen, dass der Richter im Bedarfsfall auch die Möglichkeit haben soll, von diesem Mindestsatz nach unten abzuweichen, und zwar bis auf 10 Franken. Wir machen Gesetzgebung für die Regelfälle und nicht für die Ausnahmen. Wir wollen die Ausnahmen auch nicht zur Regel erheben. Die Kommission entschied mit 13 zu 11 Stimmen.

Ich bitte Sie, der Kommissionsmehrheit zu folgen und an diesem Mindesttagessatz von 30 Franken festzuhalten.

**Barazzone** Guillaume (CE, GE), pour la commission: Je commencerai par une introduction générale pour rappeler le cadre de notre discussion. Je parlerai ensuite de l'article 34. Tout au long de cette session nous avons fêté le bicentenaire de l'entrée dans la Confédération de trois cantons, trois cantons frontaliers. Hasard du calendrier, nous traitons aujourd'hui d'un projet d'une très grande importance pour la Suisse, et en particulier pour ces cantons frontaliers. Je vous rappelle que cette révision avait pour objectif de lutter contre la petite criminalité, contre ces petits larcins, ces petits délits qui péjorent fortement la qualité de vie des citoyens et des résidents dans notre pays. Elle avait également pour but de lutter contre le tourisme criminel transfrontalier. Pour mémoire, la dernière révision de la partie générale du Code pénal a eu des effets particulièrement néfastes, en particulier pour les cantons frontaliers et les grandes villes. Vous le savez, les délinquants qui écumant l'Europe pour commettre des petits larcins, comme des vols à l'arraché, ou du trafic de drogue, se retrouvent parfois condamnés à des peines malheureusement inadéquates. C'est à la demande du Parlement que le Conseil fédéral avait préparé une nouvelle révision de la partie générale du Code pénal, dont le but principal – les intervenants précédents l'ont dit – était de réintro-

duire les courtes peines privatives de liberté et ainsi de lutter plus efficacement contre la petite délinquance. Le Conseil fédéral a réagi à la demande du Parlement. Il a d'abord proposé la suppression pure et simple des peines pécuniaires avec sursis. Il a par ailleurs plafonné le nombre maximum de jours-amende à 180 au lieu des 360 que nous connaissons dans le droit en vigueur. Il a de plus introduit ce fameux montant minimum de 10 francs par jour-amende. Enfin, il a rétabli les courtes peines privatives de liberté, avec ou sans sursis, de trois jours.

Vous vous en souvenez certainement, le Conseil national a remanié le projet lors de la session d'automne 2013. Nous avons maintenu la possibilité de prononcer les peines pécuniaires avec sursis, mais à la seule condition que des circonstances particulièrement favorables soient réunies. Pourquoi? Parce que nous nous sommes aperçus qu'une certaine forme de criminalité, principalement en matière de circulation routière, était plus réceptive à des jours-amende importants, octroyés avec sursis. Et puis nous avions par ailleurs établi le montant minimum des jours-amende à 30 francs, afin de montrer, j'y reviendrai, que la peine pécuniaire n'est pas une peine alibi.

Enfin, nous avons élaboré le concept suivant pour les peines de moins de six mois – il s'agit de l'un des principes cardinaux, sur lequel vous allez vous prononcer dans quelques instants – à savoir offrir au juge la liberté de décider de la peine la plus adéquate. Il faut qu'il ait le choix, sans qu'il n'y ait de hiérarchie entre les deux peines, entre une peine privative de liberté et une peine pécuniaire, en fonction des circonstances, de manière à ce que la peine ait le meilleur impact sur le condamné.

Le Conseil des Etats a émis des réserves importantes à ce sujet lors de la session d'été 2014. Aux yeux de votre commission – cela a été rappelé par un certain nombre d'intervenants – la Commission des affaires juridiques du Conseil des Etats puis le Conseil des Etats ont complètement vidé de sa substance, en tout cas sur les points fondamentaux de la réforme, les dispositions que nous avions adoptées.

J'en viens maintenant à l'article 34, soit au montant minimum du jour-amende. La commission vous recommande, par 13 voix contre 11, de maintenir ce montant à 30 francs, et non à 10 francs comme l'a décidé le Conseil des Etats. Je vous rappelle qu'il s'agissait de fixer un montant minimum de manière à dissuader de commettre des infractions et surtout à éviter la récidive – Monsieur Lüscher l'a dit tout à l'heure. Il convient d'éviter que des montants ridiculement bas pour des actes de violence, pour des violations graves de la loi sur la circulation routière ou pour du trafic de drogue, puissent être inscrits dans la loi.

J'aimerais également vous dire quel était l'argument principal évoqué en commission à propos du reproche de la fameuse justice de classe que Madame Ruiz évoquait tout à l'heure. Il convient de rappeler le but fondamental du Code pénal: c'est de maintenir l'ordre public et de dissuader les condamnés à commettre une nouvelle infraction. Rappelons également, Madame la conseillère fédérale Sommaruga l'a dit tout à l'heure, qu'il n'est pas vrai que le système sera complètement modifié, car le système actuel dans les cantons, c'est 30 francs par jour-amende. Donc on ne change rien à la pratique actuelle. Nous ne souhaitons pas mettre en avant des arguments économiques, comme l'a fait Madame Ruiz qui nous disait que cela nous coûterait plus cher d'avoir des gens en prison que de les laisser en liberté. Cet argument économique ne tient pas la route puisque le but du Code pénal, c'est de faire en sorte d'assurer la sécurité des résidents suisses et non pas de développer une autre logique, qu'elle soit économique ou sociale. Enfin, s'agissant de l'argument social, rappelez-vous que le Code pénal actuel et le projet de révision prévoient que les montants peuvent être payés par acomptes pendant une période déterminée qui est assez longue; donc pour les personnes qui ne pourraient pas payer le montant en une seule fois, en cas de récidive, il y a la possibilité de le payer par acomptes. On a préservé la possibilité, pour les moins fortunés, de payer leur peine sur une période assez longue.

Je vous invite à suivre la majorité et à maintenir le montant du jour-amende à 30 francs.

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Die Abstimmung gilt auch für Ziffer 2 Artikel 28 Absatz 2.

*Abstimmung – Vote*  
(namentlich – nominatif; Beilage – Annexe 12.046/10 870)  
Für den Antrag der Mehrheit ... 105 Stimmen  
Für den Antrag der Minderheit ... 83 Stimmen  
(1 Enthaltung)

#### **Ziff. 1 Art. 35 Abs. 1, 3**

*Antrag der Mehrheit*  
Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

*Antrag der Minderheit*  
(Lüscher, Bortoluzzi, Büchel Roland, Guhl, Huber, Markwalder, Merlini, Reimann Lukas, Rickli Natalie, Schwander, Stamm)  
Festhalten

#### **Ch. 1 art. 35 al. 1, 2**

*Proposition de la majorité*  
Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Proposition de la minorité*  
(Lüscher, Bortoluzzi, Büchel Roland, Guhl, Huber, Markwalder, Merlini, Reimann Lukas, Rickli Natalie, Schwander, Stamm)  
Maintenir

#### **Ziff. 1 Art. 36 Abs. 1**

*Antrag der Mehrheit*  
Festhalten

*Antrag der Minderheit*  
(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)  
Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

#### **Ch. 1 art. 36 al. 1**

*Proposition de la majorité*  
Maintenir

*Proposition de la minorité*  
(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)  
Adhérer à la décision du Conseil des Etats

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Wir führen eine gemeinsame Debatte über die Anträge der Minderheit Lüscher und der Minderheit Vischer Daniel.

**Lüscher** Christian (RL, GE): Ici également, le droit en vigueur était jugé insatisfaisant en ce que, lorsqu'une personne était condamnée à payer une peine pécuniaire, elle avait finalement la possibilité de décider à peu près seule quand elle voulait payer ce qui était dû. En effet, si elle ne payait pas dans un délai de un à douze mois, elle pouvait encore demander des prolongations de délai, etc. Cela signifie que la peine infligée n'avait aucun effet dissuasif.

Notre conseil a d'abord voulu limiter le délai à six mois. Notre conseil a aussi décidé que le condamné ne pouvait pas obtenir de délai supplémentaire. Cela signifie – c'est à l'article 35 – que lorsqu'il doit payer une certaine somme, l'autorité, compte tenu de la situation financière du condamné, fixe un certain délai, qui peut aller de un à six mois, et dit: «Si vous ne payez pas dans ce délai, les jours-amende seront transformés en peine privative de liberté.» C'est ce que prévoit l'article 36.

L'article 36 dans la version du Conseil national a lui aussi l'ambition d'être clair et définitif, en ce sens qu'il n'est plus

prévu, comme c'est le cas maintenant, que si, au terme du délai de paiement, la personne n'a pas payé, on lui donne encore un dernier délai, et si elle ne paie toujours pas, on doit entamer une poursuite – ce qui, évidemment, entraîne un surcroît de travail administratif et donc de bureaucratie –, et c'est seulement à l'issue de cette poursuite que l'on pourra décider si, oui ou non, ces jours-amende seront transformés en peine privative de liberté.

Cela n'a évidemment aucun effet dissuasif. On transforme le Code pénal en une sorte de loi sur la poursuite pour dettes et faillite. Et cela se fait seulement à l'issue d'un long délai donné au condamné, qui peut être prolongé à sa requête; si, à l'issue de ce délai, le paiement n'a pas eu lieu, le condamné fera l'objet de poursuites auxquelles il pourra s'opposer. Tout cela finit devant un tribunal civil.

Bref, on vide complètement de son sens la disposition qui veut que, si, lorsqu'elle est condamnée à une peine pécuniaire, une personne ne paie pas dans un certain délai, elle versera sa peine automatiquement transformée en peine privative de liberté.

Et donc le système proposé par le Conseil national est très clair: la personne qui est condamnée sait très exactement à quelle sauce elle va être mangée et elle sait très précisément ce qui va se passer si elle ne respecte pas la décision prise par l'autorité judiciaire. Ce qu'a décidé le Conseil des Etats revient à vider complètement de son sens la décision de l'autorité judiciaire puisqu'on dit au condamné: il faut payer dans tel délai, mais si vous ne le faites pas, vous pouvez encore obtenir des délais supplémentaires. Le Code pénal doit être clair, compréhensible pour la population et le condamné. La décision du Conseil national est très claire: vous êtes condamnés à des jours-amende, vous avez tel délai pour les payer et si vous ne les payez pas, ces jours-amende seront automatiquement transformés en peine privative de liberté.

C'est la raison pour laquelle nous vous demandons de bien vouloir suivre ma proposition de minorité. Lors du vote, la décision a été prise par 11 voix contre 11 avec la voix prépondérante du président pour la décision du Conseil des Etats. La commission a donc décidé par une très courte majorité face à une très large minorité.

**Vischer** Daniel (G, ZH): Wir haben hier zwei Fragen zu beurteilen. Die erste wurde bereits durch den Minderheitsantrag Lüscher eingeführt. Da geht es um die Zahlungsfristen. Da ersuche ich Sie, der Mehrheit zu folgen, die nämlich beantragt, dass eine Ratenzahlung angeordnet werden kann und in begründeten Fällen die Frist zur Bezahlung von einem bis zu sechs Monaten verlängert werden kann. Der Ständerat hat das mit Recht modifiziert. Es geht hier nicht um Klarheit schaffen oder nicht, sondern es geht darum, dass wir ja ein Interesse haben, dass die Geldstrafen auch tatsächlich bezahlt werden. Wir haben kein Interesse daran, dass voreilig Geldstrafen in Freiheitsstrafen umgewandelt werden. Immerhin ist es ja ein Ziel dieser Revision, die Gefängnisse zu leeren, indem kleine Strafen ausgesprochen und in Geldstrafen umgewandelt werden.

Bei Artikel 36 geht es darum, wann die Umwandlung von einer Geldstrafe in eine Freiheitsstrafe erfolgt. Hier verlangt meine Minderheit, dass dem geltenden Recht gefolgt wird, wie das der Ständerat vorsieht. Das heisst, es darf erst dann eine Umwandlung vorgenommen werden, wenn eine Betreibung erfolgt ist und sich die Geldstrafe als uneinbringlich erweist. Mit anderen Worten: Es genügen nicht schon die Nichtbezahlung einer Rate und die hernach erfolgende Mahnung, damit nach Ablauf der Frist die Gefängnisstrafe folgt; sondern es muss wie bisher der Betreibungsweg beschritten werden, das hat sich bewährt. Warum dies? Auch hier noch einmal: Das Kernziel dieser Revision war, die Gefängnisstrafen bei kleinen Strafen wenn möglich aussen vor zu lassen. Das ist auch ein finanzielles Problem. Also ist es auch ein Ziel, dass möglichst viele der auferlegten Geldstrafen auch tatsächlich eingefordert werden können. Deswegen sind diese etwas verlängerte Variante der Mehrheit bei Artikel 35

und der Antrag meiner Minderheit bei Artikel 36 diesem Ziel adäquat.

Erlauben Sie mir noch eine generelle Bemerkung. Frau Markwalder hat auf die Änderungen dieser Revision hingewiesen. Wir hatten in den letzten Wochen in der Gerichtskommission viele Hearings mit Bezug auf die Richterwahlen, die heute stattgefunden haben. An diesen Hearings waren sehr viele Richterinnen und Richter erster und zweiter Instanzen. Ich kann Ihnen sagen, dass – unabhängig von der Parteifarbe – eigentlich alle Richterinnen und Richter sagten, dass sie mit dem heutigen System gar kein Problem hätten. Es hat sich eingespielt. Es muss also niemand meinen, er müsse die Richterschaft anrufen, um am heutigen System etwas zu ändern.

**Schwander** Pirmin (V, SZ): Ich bitte Sie, bei Artikel 35 der Minderheit Lüscher zu folgen und bei Artikel 36 der Mehrheit.

Worum geht es? Es geht hier um die Eintreibung der Geldstrafen. Heute haben wir – wenn ich das so sagen darf – ein vierstufiges Verfahren. Wir geben zuerst eine Frist von einem bis zu zwölf Monaten. Die zweite Stufe sind allenfalls Ratenzahlungen und Fristverlängerungen. Dann kommt auf dritter Stufe die Möglichkeit der Betreibung hinzu und erst auf vierter Stufe die Ersatzfreiheitsstrafe. Dieses Verfahren mit den vier Stufen möchten wir vereinfachen. Es kann ja nicht sein, dass die Strafverfolgungsbehörden plötzlich zu einem Betreibungsamt werden müssen, wenn das Geld nicht kommt.

Wenn wir bei Artikel 35 der Minderheit Lüscher folgen und bei Artikel 36 der Mehrheit, vereinfachen wir dieses System. Die Vollzugsbehörde muss eine Frist von einem bis zu sechs Monate geben, inklusive der Möglichkeit von Ratenzahlungen. Es wird geschaut, ob jemand sofort oder nur in Raten bezahlen kann. Diese Möglichkeit erlaubt es, diese Frist von zwölf Monaten auf sechs Monaten zu verkürzen. Die Betreuungsmöglichkeit soll nicht mehr gegeben sein, bzw. wir schalten diesen Weg aus: Denn wer kann sich schon auf sechs Monate Zahlungsfrist berufen und dann noch auf Ratenzahlungen hoffen? Ich denke, bei jedem Verurteilten muss geschaut werden, ob innerhalb von sechs Monaten bezahlt werden kann. Dann muss geschaut werden, ob allenfalls Ratenzahlungen möglich sind. Diese dauern ja gewöhnlich viel länger als diese sechs Monate. Mit diesen zwei Möglichkeiten kann man auf die finanzielle Situation eines jeden Einzelnen eingehen. Da braucht es nicht noch zusätzliche Möglichkeiten.

In Artikel 36 hat die Mehrheit aber trotzdem noch die Möglichkeit eingefügt, eine weitere Frist von 30 Tagen zu geben, wenn dann immer noch nicht bezahlt wird. Wir sind der Ansicht, dass diese Modalitäten mit Zahlungsfristen von ein bis sechs Monaten, allenfalls mit Ratenzahlungen, und einer zusätzlichen Frist von 30 Tagen genügen und auf diese Weise auch vereinfacht werden.

Ich bitte Sie daher, bei Artikel 35 dem Antrag der Minderheit Lüscher und bei Artikel 36 dem Antrag der Mehrheit zuzustimmen.

**Guhl** Bernhard (BD, AG): Wenn jemand verurteilt wird, eine Geldstrafe erhält und somit eine Ersatzfreiheitsstrafe verhindern kann, so soll er diese Chance auch nutzen und diese Geldstrafe anstandslos bezahlen. Wenn ein Verurteilter das Gefühl hat, er müsse beim Bezahlen – ich sage es jetzt auf Mundart – «böcke», dann hat er nach Ansicht der BDP seine Chance verspielt, dann soll er seine Strafe halt absitzen. Die BDP-Fraktion wird also bei Artikel 35 mit der Minderheit und bei Artikel 36 mit der Mehrheit stimmen. Nein, eine Betreibung soll der Staat nicht anstreben müssen. Wenn ein Verurteilter nicht zahlen will, dann soll er halt sitzen.

**Ruiz** Rebecca Ana (S, VD): Lors du premier débat sur cette révision, il y a une année, le groupe socialiste s'était montré favorable à rendre plus sévère et rapide le processus d'encaissement des jours-amende. Nous avons donc soutenu



les propositions émanant de la sous-commission de la Commission des affaires juridiques, qui prévoyaient, pour les jours-amende, à l'article 35 alinéa 1, un délai de paiement de un à six mois, contrairement au droit actuel, qui prévoit un délai de un à douze mois.

Le Conseil des Etats a, pour sa part, décidé d'introduire la possibilité, dans des cas justifiés, de prolonger ce délai et de réintroduire, à l'instar du droit en vigueur, la poursuite pour dettes avant d'en arriver à la privation de liberté.

Le groupe socialiste vous invite à soutenir cette réintroduction de poursuite pour dettes à l'article 35 alinéa 3, qui empêchera d'envoyer des personnes en prison, alors que le juge qui les avait condamnées estimait que la peine pécuniaire était suffisante. Le durcissement s'opérera donc par le raccourcissement du délai de paiement en passant de douze à six mois.

Le Conseil des Etats a par ailleurs mis en évidence le fait qu'en conservant l'article 36 alinéa 1 tel qu'adopté il y a un an par le Conseil national, nous provoquerions une situation qui ne serait pas souhaitable. En effet, si nous ne soutenons pas la décision du Conseil des Etats, il sera possible, pour une personne condamnée solvable, qui ne pourrait donc pas être poursuivie pour dettes, de choisir entre le paiement de sa peine pécuniaire ou la conversion de celle-ci en peine de substitution. La solution du Conseil des Etats, que la majorité de la Commission des affaires juridiques a soutenue, oblige le condamné solvable à payer sa peine avant même d'envisager une conversion de cette dernière en peine de substitution, sous prétexte qu'il serait moins douloureux pour cette personne de passer quelques jours en prison plutôt que de s'acquitter d'un montant élevé.

Nous vous invitons donc à soutenir la proposition de la minorité Vischer Daniel à l'article 36 alinéa 1, à confirmer le vote de la commission à l'article 35 alinéa 1 et 3 et à en rester ainsi à la solution du Conseil des Etats pour garantir la justice et la cohérence du système de recouvrement.

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Die FDP-Liberale Fraktion unterstützt bei Artikel 35 Absatz 1 den Antrag der Minderheit, bei Artikel 36 Absatz 1 hingegen den Antrag der Mehrheit.

**Vogler Karl** (CE, OW): Namens der CVP/EVP-Fraktion ersuche ich Sie, bei Artikel 35 der Mehrheit und bei Artikel 36 der Minderheit zu folgen. Bei Artikel 35 geht es um die Beschleunigung des Vollzugs der Geldstrafe, bei Artikel 36 geht es um die Ersatzfreiheitsstrafe.

Was die Beschleunigung des Vollzugs der Geldstrafe gemäss Artikel 35 betrifft, so hat der Ständerat die Zahlungsfrist von heute zwölf Monaten auf sechs Monate reduziert, was der Beschleunigung dient und den Intentionen des Nationalrates entspricht. Gleichzeitig hat der Ständerat aber auch festgehalten, dass die entsprechende Frist auf Gesuch hin verlängert werden kann. Das macht Sinn und verhindert vorschnelle Freiheitsstrafen mit entsprechenden Kostenfolgen für die Kantone. Ebenfalls ist gemäss der Fassung des Ständerates entsprechend dem geltenden Recht weiterhin die Betreuung anzuordnen, falls die Geldstrafe nicht fristgerecht bezahlt wird.

Was die Ersatzfreiheitsstrafe gemäss Artikel 36 bzw. die entsprechende Beschleunigung betrifft, so schlägt die Mehrheit Ihrer Kommission vor, dass künftig keine Betreuung mehr erfolgen muss. Diese Regelung ist höchst problematisch. Sie hätte zur Konsequenz, dass ein zahlungsfähiger Verurteilter letztendlich die Wahl hätte, ob er bezahlen will oder ob er lieber eine Ersatzfreiheitsstrafe antritt. Eine solche Menüauswahl, ich muss es so sagen, entspricht nicht der Absicht des Gesetzgebers und ist daher abzulehnen.

Ich ersuche Sie daher, bei Artikel 35 dem Antrag der Mehrheit und bei Artikel 36 dem Antrag der Minderheit zuzustimmen.

**Flach Beat** (GL, AG): Auch die Fraktion der Grünliberalen bittet Sie, bei Artikel 35 dem Antrag der Kommissionsmehrheit

und bei Artikel 36 dem Antrag der Minderheit Vischer Daniel zu folgen. Warum?

Artikel 35 besagt in der Fassung der Kommissionsmehrheit, dass die Fristen auf Gesuch hin durch das Gericht verlängert werden können. Das heisst aber nicht, dass das Gericht diese Fristen verlängern muss. Vielmehr hat das Gericht die Möglichkeit – wenn besondere Umstände eingetreten sind, die dafür sprechen, diese Frist zu verlängern –, auf Gesuch des Verurteilten die Frist zu verlängern. Die Gerichte werden sich in diesem Punkt bestimmt zurückhalten, davon bin ich überzeugt. Es kann schliesslich nicht sein, dass eine Geldstrafe, die ausgesprochen worden ist, nicht bezahlt wird oder nicht bezahlt werden kann, nur weil man in die Ferien gehen möchte oder so. Das Gericht wird also darauf achten, dass der Delinquent, wenn eine solche Strafe zu zahlen ist, dann halt vielleicht sein geleastes Auto zurückgeben muss oder dass er sonst etwas, das er besitzt, verkauft, um die Busse bezahlen zu können. Es macht aber andererseits auch keinen Sinn, hier die Einzelfallgerechtigkeit quasi zu verbieten und keine Ausnahme zuzulassen, indem man sagt: Wenn das Gericht einmal über die Höhe der Strafe entschieden hat und besondere Umstände eintreten, dann hat der oder die Verurteilte automatisch keine Möglichkeit mehr, selbst wenn er oder sie absolut einsieht, dass eine Strafe für ein begangenes Vergehen zu leisten ist.

Ich bitte Sie daher, bei Artikel 35 dem Antrag der Kommissionsmehrheit zuzustimmen.

Bei Artikel 36 – Kollege Vogler hat das schon sehr deutlich ausgeführt – geht es darum, dass man bei einer Geldstrafe dann halt eben auf die normale Betreuung zurückgreift. Wenn wir das streichen, dann ist es tatsächlich so – wie ich das in meinem ersten Beispiel erwähnt habe –, dass man es jemandem, der das Gefühl hat, er wolle eine Strafe nicht bezahlen und gehe lieber in die Ferien, ermöglicht, einfach erst nach den Ferien dranzukommen und, weil er dann vielleicht keine Arbeit hat, ins Gefängnis zu gehen. Das kann es nicht sein. Wenn ein Richter entschieden hat, dass eine Geldstrafe zu leisten ist, dann ist diese auch zu bezahlen. Dann geht man halt nicht in die Ferien und muss dafür vielleicht das Auto verkaufen oder den Leasingvertrag kündigen, damit man die Strafe bezahlen kann – da gibt es kein Wunschkonzert.

Ich bitte Sie daher, bei Artikel 36 dem Antrag der Minderheit Vischer Daniel und somit dem Beschluss des Ständerates zuzustimmen.

**Sommaruga Simonetta**, Bundesrätin: Ich spreche zuerst zu Artikel 35. Sie haben bei der erstmaligen Beratung der Vorlage entschieden, dass Sie den Vollzug der Geldstrafe gegenüber dem heutigen Recht verschärfen wollen. So soll neu ausgeschlossen sein, dass die Zahlungsfristen auf Gesuch hin verlängert werden können. Sie haben damals ebenfalls beschlossen, dass Geldstrafen nicht mehr auf dem Betreuungsweg eingetrieben werden. Vielmehr soll sofort eine Ersatzfreiheitsstrafe vollzogen werden, wenn die Geldstrafe nicht bezahlt wird. Der Ständerat ist diesen Änderungen nicht vollumfänglich gefolgt, sondern er hat einzig die Zahlungsfrist von heute zwölf Monaten auf sechs Monate reduziert.

Ich möchte nochmals kurz darauf eingehen, was die Änderungen bedeuten, die Sie letztes Mal beschlossen haben. Ich möchte aber noch zu bedenken geben, dass die kantonalen Vollzugsbehörden im ganzen Gesetzgebungsverfahren – bei der Vorbereitung, bei der Vernehmlassung, bei der Vorbereitung der Botschaft – nie vorgebracht haben, dass die geltenden Regelungen in Bezug auf den Vollzug der Geldstrafen heute irgendein Problem darstellen würden. Sie haben auch nie behauptet oder irgendwie nachgewiesen, dass diese Änderungen notwendig wären. Ausserdem muss man in Rechnung stellen, dass die geltende Regelung und jene gemäss Ständerat den Vollzugsbehörden die notwendige Freiheit gibt. So können die Vollzugsbehörden z. B. eben Ratenzahlungen anordnen, und sie können auch die Zahlungsfristen verlängern. Angesichts des Entscheides, den Sie vorher gefällt haben, nämlich bei einem Mindestta-

gessatz von 30 Franken zu bleiben, kann es hier eben gerade umso wichtiger sein, dass man Ratenzahlungen anordnen respektive die Zahlungsfristen auch verlängern kann. Und – das ist wichtig – die Behörden können auch eine Betreuung durchführen, wenn diese aussichtsreich erscheint. Diese Regelung, wie sie heute besteht und wie sie der Ständerat beschlossen hat, geht zu Recht davon aus, dass die Strafvollzugsbehörden am besten beurteilen können, welche Mittel sie für einen effizienten Vollzug einsetzen müssen.

Wenn ich «für einen effizienten Vollzug» sage, dann meine ich damit eine Vorgehensweise, die auf der einen Seite den Kanton nicht übermässig belastet, weil wir ja nicht wollen, dass die Steuerzahlerin und der Steuerzahler am Schluss noch mehr belastet werden als die verurteilte Person. Ein effizienter Vollzug bedeutet auf der anderen Seite auch, dass man eben die verurteilte Person nicht schont. Mit den Beschlüssen, die Sie letztes Mal bei Ihrer erstmaligen Beratung gefasst haben, schränken Sie jetzt die Möglichkeiten der Kantone ein.

Etwas muss ich Ihnen sagen, vor allem in Bezug auf Absatz 3: Ich bin überzeugt, dass die Streichung von Absatz 3, die die Kommissionsminderheit immer noch will, zu einem offensichtlich falschen Ergebnis führt, und zwar vor allem zu einem Ergebnis, bei dem ich mir nicht vorstellen kann, dass Sie es so wünschen. Wenn es nämlich nicht mehr möglich ist, eine Betreuung anzuordnen, dann – da bin ich überzeugt – geht am Schluss der Schuss nach hinten los. Das bedeutet nämlich, dass eine Geldstrafe bereits dann zu einer Ersatzfreiheitsstrafe führt, wenn die verurteilte Person keine Zahlung leistet, selbst dann, wenn sie dazu in der Lage wäre. Das führt dazu, dass am Schluss faktisch die verurteilte Person wählen kann, ob sie lieber die Geldstrafe bezahlt oder ob sie stattdessen lieber eine Freiheitsstrafe verbüsst.

Ich muss Ihnen sagen, dass eine Freiheitsstrafe durchaus attraktiv sein kann, wenn die Geldstrafe allein wegen sehr guter wirtschaftlicher Verhältnisse eben hoch ausgefallen ist. Ich nenne Ihnen ein konkretes Beispiel: Eine verurteilte Person könnte es dann vorziehen, statt eine Geldstrafe von 10 Tagessätzen zu 3000 Franken, also statt eine Geldstrafe von 30 000 Franken zu bezahlen, eine Ersatzfreiheitsstrafe von 10 Tagen in Halbgefangenschaft zu verbüßen. Mit Ihrer Regelung – der Regelung der Kommissionsminderheit – überlassen Sie es also der verurteilten Person zu entscheiden, ob sie lieber diese 30 000 Franken bezahlt oder lieber 10 Tage in Halbgefangenschaft verbringt. Da muss ich Ihnen schon sagen: Dieses Wahlrecht für Straftäter, für verurteilte Personen steht ganz offensichtlich im Widerspruch zum Grundsatz, dass über die Art der Strafe nicht der Täter entscheidet, sondern dass das hoheitlich festgelegt wird. Aus all diesen Überlegungen bitte ich Sie, hier die Kommissionsmehrheit zu unterstützen, die sich dem Ständerat angeschlossen hat.

Nun noch zu Artikel 36: Wenn Sie bei Artikel 35 der Kommissionsmehrheit folgen und beschliessen, dass eine Geldstrafe weiterhin auch auf dem Betreuungsweg vollzogen werden kann, muss als Konsequenz die Uneinbringlichkeit der Geldstrafe auf dem Betreuungsweg auch bei den Voraussetzungen für den Vollzug einer Ersatzfreiheitsstrafe genannt werden. Ansonsten schaffen Sie zwischen Artikel 35 und Artikel 36 nicht nur eine Inkongruenz, sondern sogar eine sinnwidrige Inkongruenz. Eine Kongruenz ist bei Artikel 36 Absatz 1 in der Fassung des Ständerates der Fall, nicht aber in der Fassung gemäss Ihrem Rat und der Mehrheit der Kommission.

Das heisst: Aus Kohärenzgründen bitte ich Sie, einerseits bei Artikel 35 dem Antrag der Kommissionsmehrheit und andererseits eben in kohärenter Weise bei Artikel 36 dem Antrag der Kommissionsminderheit zuzustimmen.

**Markwalder** Christa (RL, BE), für die Kommission: Bei Artikel 35 StGB und Artikel 29 MSTG geht es um den Vollzug von Geldstrafen. Gemäss geltendem Recht bestimmt die Vollzugsbehörde für den Verurteilten eine Zahlungsfrist von einem bis zu zwölf Monaten. Sie kann Ratenzahlungen an-

ordnen und auf Gesuch hin die Fristen verlängern. Die Kommission für Rechtsfragen des Nationalrates hat beschlossen, die Zahlungsfrist von zwölf auf sechs Monate zu senken und gleichzeitig die Möglichkeit der Fristverlängerungsgesuche zu eliminieren. Der Ständerat ist mit der Kürzung der Zahlungsfrist auf sechs Monate einverstanden, möchte aber den Passus beibehalten, wonach auf Gesuch hin Fristen verlängert werden können.

Die Mehrheit Ihrer Kommission möchte den Vollzug von Geldstrafen beschleunigen und sieht deshalb von einer möglichen Fristverlängerung ab. Dies hat auch Auswirkungen auf die Ersatzfreiheitsstrafe in Artikel 36, die wir anschliessend beraten werden. Im geltenden Recht ist in Artikel 35 Absatz 3 vorgesehen, dass, wenn der Verurteilte die Geldstrafe nicht fristgemäss bezahlt, die Vollzugsbehörde eine Betreuung anordnet, wenn davon ein Ergebnis zu erwarten ist. Dieser Absatz wurde durch die Mehrheit des Nationalrates aufgehoben. Die Minderheit Lüscher möchte nun an diesem Entscheid festhalten.

Im Namen der Mehrheit bitte ich Sie, der Kommissionsmehrheit zu folgen und diesen Passus beizubehalten.

Artikel 36 StGB und Artikel 30 MSTG regeln die Ersatzfreiheitsstrafe. Wenn ein Delinquent zu einer Geldstrafe verurteilt worden ist und diese nicht bezahlt, muss er stattdessen eine Freiheitsstrafe verbüßen. Die Mehrheit Ihrer Kommission hat beschlossen, dass, wenn ein Verurteilter die Geldstrafe oder eine Rate nicht bezahlt, ihm die Vollzugsbehörde eine Zahlungsfrist von 30 Tagen setzt. Falls auch diese Frist verstreicht, tritt an die Stelle der Geldstrafe eine Freiheitsstrafe. Ein Tagessatz entspricht einem Tag Freiheitsstrafe. Letztere entfällt, sofern die Geldstrafe nachträglich bezahlt wird. Der Nationalrat hat zudem die Ausnahmen in diesem Artikel aufgehoben, währenddem die Minderheit Vischer Daniel und der Ständerat am geltenden Recht festhalten wollen.

Im Namen der Kommissionsmehrheit möchte ich festhalten, dass auch wir keine Beliebigkeit oder eine faktische Wahlfreiheit der Straftäter zwischen zu bezahlender Geldstrafe und Ersatzfreiheitsstrafe wollen. Dies entspricht unseres Erachtens der Version des Nationalrates, die in unserer Kommission mit einer knappen Mehrheit von 12 zu 11 Stimmen angenommen wurde.

**Barazzone** Guillaume (CE, GE), pour la commission: Nous traitons les articles 35 et 36 qui concernent le recouvrement. La commission vous recommande d'accepter les propositions de la majorité à ces deux articles et de confirmer ainsi la décision prise par notre conseil en septembre 2013, à l'article 36.

La disposition décidée par notre conseil prévoit que l'autorité d'exécution fixe au condamné un délai de paiement de un à six mois, le délai en vigueur étant de douze mois, et que le paiement puisse être effectué par acomptes. Le Conseil des Etats a ajouté la possibilité pour le condamné de demander une prolongation du délai de paiement à l'autorité d'exécution. Cette décision a été approuvée par la majorité de la commission.

Alors que le système actuel et le projet du Conseil fédéral prévoient qu'en cas d'absence de paiement par le condamné, l'autorité d'exécution doit tenter une poursuite pour dettes contre lui, la majorité de la commission vous recommande d'adopter un autre système qui, selon elle, est plus simple et qui fonctionne de la manière suivante: dans la mesure où le condamné ne paie pas la peine pécuniaire ou un acompte dans le délai imparti, l'autorité d'exécution lui accorde alors un délai de paiement unique de 30 jours. Si le condamné ne s'acquitte pas de son dû dans ce délai, alors la peine pécuniaire fait place à une peine privative de liberté. Il s'agissait pour la commission, du moins pour une courte majorité de ses membres, d'éviter un système trop bureaucratique dans le recouvrement des peines, et d'inventer un système qui évite que le condamné puisse échapper à une peine en ne payant pas. Cela dit je me dois de rappeler, puisque la majorité était très courte, les arguments évoqués par Madame la conseillère fédérale Sommaruga: le défaut



de cette solution est que l'on donne la possibilité à un condamné de choisir d'aller en prison en lieu et place d'une peine pécuniaire que lui aurait infligée un juge. Voilà l'essentiel des discussions qui ont eu lieu en commission, exposé de manière à ce que vous puissiez vous prononcer sur les différentes propositions.

*Ziff. 1 Art. 35 Abs. 1, 3 – Ch. 1 art. 35 al. 1, 3*

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Die Abstimmung gilt auch für Ziffer 2 Artikel 29 Absätze 1 und 3.

*Abstimmung – Vote*

(namentlich – nominatif; Beilage – Annexe 12.046/10 871)

Für den Antrag der Minderheit ... 104 Stimmen

Für den Antrag der Mehrheit ... 85 Stimmen

(0 Enthaltungen)

*Ziff. 1 Art. 36 Abs. 1 – Ch. 1 art. 36 al. 1*

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Die Abstimmung gilt auch für Ziffer 2 Artikel 30 Absatz 1.

*Abstimmung – Vote*

(namentlich – nominatif; Beilage – Annexe 12.046/10 872)

Für den Antrag der Mehrheit ... 101 Stimmen

Für den Antrag der Minderheit ... 86 Stimmen

(2 Enthaltungen)

**Ziff. 1 Art. 40**

*Antrag der Mehrheit*

Festhalten

*Antrag der Minderheit*

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Ch. 1 art. 40**

*Proposition de la majorité*

Maintenir

*Proposition de la minorité*

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

**Ziff. 1 Art. 41**

*Antrag der Mehrheit*

Festhalten

*Antrag der Minderheit*

(Ruiz Rebecca, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Schneider Schüttel, Schwaab, Vischer Daniel, Vogler, von Graffenried)

*Titel*

Freiheitsstrafe anstelle von Geldstrafe

*Abs. 1, 2*

Aufheben

*Abs. 1bis*

Das Gericht kann statt auf eine Geldstrafe auf eine Freiheitsstrafe erkennen, wenn eine solche geboten erscheint, um den Täter von der Begehung weiterer Verbrechen oder Vergehen abzuhalten.

*Abs. 2bis*

Ist zu erwarten, dass eine unbedingte Geldstrafe nicht vollzogen werden kann, so kann das Gericht auf eine unbedingte Freiheitsstrafe erkennen.

*Abs. 2ter*

Ist zu erwarten, dass der vollziehbare Teil einer bedingten Geldstrafe nicht vollzogen werden kann, so kann das Gericht auf eine bedingte Freiheitsstrafe erkennen.

*Abs. 3*

Vorbehalten bleibt die Freiheitsstrafe anstelle einer nicht bezahlten Geldstrafe (Art. 36).

**Ch. 1 art. 41**

*Proposition de la majorité*

Maintenir

*Proposition de la minorité*

(Ruiz Rebecca, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Schneider Schüttel, Schwaab, Vischer Daniel, Vogler, von Graffenried)

*Titre*

Peine privative de liberté à la place de la peine pécuniaire

*Al. 1, 2*

Abroger

*Al. 1bis*

Le juge peut prononcer une peine privative de liberté à la place d'une peine pécuniaire si une peine privative de liberté paraît justifiée pour détourner l'auteur d'autres crimes ou délits.

*Al. 2bis*

S'il y a lieu d'admettre qu'une peine pécuniaire ferme ne puisse pas être exécutée, le juge peut prononcer une peine privative de liberté ferme.

*Al. 2ter*

S'il y a lieu de craindre que la partie ferme d'une peine pécuniaire ne puisse être exécutée, le juge peut prononcer une peine privative de liberté assortie d'un sursis.

*Al. 3*

Est réservée la peine privative de liberté prononcée par conversion d'une peine pécuniaire (art. 36).

**Vischer Daniel** (G, ZH): Mein Minderheitsantrag zu Artikel 40 und der Minderheitsantrag von Frau Ruiz Rebecca zu Artikel 41 hängen zusammen, sie bilden zusammen ein Konzept. Es geht um die Frage: Wann wird eine Geldstrafe verhängt, wann eine Freiheitsstrafe?

Ein Ziel dieser Revision war ja, dass auch bei kurzen Strafen Freiheitsstrafen wieder möglich sein sollen. Da stehen sich nun zwei Konzepte gegenüber: Das Konzept der Mehrheit will dies offen gestalten und von Fall zu Fall entscheiden. Dem gegenüber steht das Konzept von Frau Ruiz und mir, das den Vorrang der Geldstrafe postuliert und nur dann eine Freiheitsstrafe als tunlich erachtet, wenn der Täter dadurch von weiteren Straftaten abgehalten werden kann. Damit folgen wir dem Grundkonzept, gestützt auf welches das StGB Ende der Neunzigerjahre, Anfang des letzten Jahrzehnts überhaupt revidiert worden ist. Ziel der Revision war ja, dass kurze Strafen wo möglich nicht mehr als Freiheitsstrafen vollzogen werden sollten und müssten. Ziel war es, die teilweise überlasteten Gefängnisse in diesem Sinne zu leeren, Plätze zu schaffen für Straftäter, bei denen tatsächlich nichts anderes als Freiheitsstrafen im Vordergrund standen. Unsere Gefängnisse, das wissen Sie, sind überfüllt. Zudem ist der Strafvollzug auch in Form der Halbgefangenschaft sehr teuer. Mithin war es auch ein finanzielles Motiv, auf das diese damalige Revision intendierte.

Die Kommissionsmehrheit will dies eigentlich nun in einem gewissen Sinne rückgängig machen. Die Minderheit will zwar im äussersten Fall kurze Freiheitsstrafen wieder ermöglichen, geht aber von der Priorität der Geldstrafen aus. Das ergibt sich aus der Formulierung des Minderheitsantrages Ruiz Rebecca, dass nämlich das Gericht statt auf eine Geldstrafe auf eine Freiheitsstrafe erkennen kann, wenn eine solche geboten erscheint, um den Täter von der Begehung weiterer Verbrechen oder Vergehen abzuhalten. In Kombination mit der ständerätlichen Fassung – die prinzipiell das geltende Recht übernimmt, nach welchem die Freiheitsstrafe in der Regel mindestens sechs Monate betragen muss – ergibt dies ein sinnvolles neues Konzept.

Ich ersuche Sie, dieser Kombination zuzustimmen. Sie ist adäquater als diejenige der Mehrheit, sie trägt dem Grundbedürfnis hinter der damals eingeleiteten Gesetzesänderung

Rechnung und will diese nun nicht einfach weitgehend rückgängig machen.

**Ruiz Rebecca Ana (S, VD):** Au travers de cette proposition de minorité qui concerne l'article 41 ainsi qu'au travers de la proposition de la minorité Vischer Daniel, à l'article 40, qui vient de vous être présentée, je vous invite à soutenir la solution de compromis trouvée par le Conseil des Etats et améliorée ensuite par l'administration.

Le but de cette proposition est simple, à savoir permettre à un juge ou à un procureur de prononcer, sans trop de contraintes, une courte peine privative de liberté à la place d'une peine pécuniaire. C'est en effet sur cette question que le droit en vigueur a été largement critiqué, notamment en référence à la criminalité transfrontalière qui touche certaines régions de notre pays et qui appelle des sanctions plus dures que des peines pécuniaires avec ou sans sursis si l'on souhaite, à raison, que nos sanctions soient dissuasives et si l'on souhaite lutter contre le sentiment d'impunité. Actuellement, l'article 41 alinéa 2 du Code pénal précise qu'il est nécessaire, pour un juge qui voudrait prononcer une peine privative de liberté à la place d'une peine pécuniaire, de motiver ce choix «de manière circonstanciée». De fait, la formulation actuelle de cet article impose une hiérarchie des peines trop rigide. La proposition qui vous est soumise permettra la souplesse recherchée. Ainsi, le juge pourra prononcer une peine privative de liberté à la place d'une peine pécuniaire «si une peine privative de liberté paraît justifiée pour détourner l'auteur d'autres crimes ou délits». Cette proposition maintient cependant le principe de hiérarchie entre les peines, pour éviter l'inégalité de traitement qui s'observerait dans la pratique et qui devrait par la force des choses tôt ou tard être réglée. Si nous ne le faisons pas maintenant, le Tribunal fédéral s'en chargera. Pour notre part, il nous paraît plus judicieux que le législateur s'en charge, plutôt que de laisser la jurisprudence le faire.

En outre, il est aussi de notre devoir de veiller aux conséquences de nos décisions. En réintroduisant les courtes peines, des effets sur la population carcérale se feront sentir. Cette réintroduction a cependant été admise par tous, pour lutter au mieux contre certaines formes de criminalité, et il ne s'agit pas de la remettre en question. Il nous faut cependant éviter de mettre les établissements pénitentiaires dans une situation sans issue alors que la surpopulation fait rage dans les cantons romands notamment. Je rappelle à cet effet que le taux d'occupation de la prison de Champ-Dollon à Genève est de plus de 230 pour cent et que celui de la prison du Bois-Mermet à Lausanne est de 170 pour cent. Si nous décidons de supprimer la hiérarchisation des peines, nous aggraverons encore la situation, au risque de devoir justifier auprès des citoyens les indemnités ou les réductions de peine qui seront dues aux détenus pour mauvaises conditions de détention, ce qui, vous en conviendrez, ne peut que renforcer le sentiment d'impunité contre lequel nous cherchons à lutter. Il s'agit dès lors de prendre une décision raisonnable qui n'engorgera pas davantage la chaîne pénale ni nos établissements pénitentiaires déjà passablement saturés.

Je vous invite à soutenir ma proposition de minorité à l'article 41, qui est une proposition de compromis, et la proposition de minorité Vischer Daniel à l'article 40.

**Stamm Luzi (V, AG):** Kollege Hurter hat mich vorhin darauf aufmerksam gemacht, dass mein hellblauer Kittel am Bildschirm nicht normal aussehe. Als besorgter Nationalrat habe ich auch noch einen diskreten dabeigehabt, jetzt habe ich mich umgezogen. Ich hoffe, es macht einen besseren Eindruck.

Ich wollte mich eigentlich an die Bundesrätin wenden. Sie hat vorhin wörtlich gesagt: «Weshalb wollen Sie etwas ändern, das sich bewährt hat?» Das kann man ja eigentlich schon vom 1. Januar 2007 sagen. Da haben wir das neue Strafrecht mit seinen Strafen und Massnahmen eingeführt, obwohl wir bis Ende 2006 ein funktionierendes System hatten – und wir haben es verkompliziert. Zehntausende von

Juristen, Gerichtsangestellten, Studenten usw. fragen sich in Hunderttausenden von Stunden, was denn geändert worden ist und was jetzt geändert wird. Kollege Vischer, wenn es stimmt, was Sie gesagt haben, nämlich dass die Richter jetzt gar nicht sagen, es brauche eine Änderung, würde das zumindest heissen, dass wir jetzt nichts ändern sollten, dass wir also an dem, was von 2007 bis jetzt gegolten hat, nichts ändern sollten. Trotzdem ändern wir jetzt wieder etwas!

Ich bitte Sie, Seite 4 der deutschen Variante der Fahne anzuschauen. Wenn wir jetzt Kollege Vischer und seiner Minderheit zustimmen, sagen wir «gemäss Ständerat», und das heisst «gemäss geltendem Recht». Dann gehen wir wieder zum alten System zurück bzw. zum jetzigen System, wonach dann die Dauer der Freiheitsstrafe im Grundsatz eben wieder sechs Monate ist. Ich habe eigentlich gedacht, das sei der Hauptgrund, weshalb wir diese Revisionsvorlage jetzt haben. Wenn wir dem Antrag der Minderheit zustimmen würden, dann hätten wir ja wieder den Status quo, dann müssten wir diese ganze Neuerung, an der wir jetzt sind, natürlich ändern.

Oder nehmen Sie Artikel 41 auf Seite 5. Dort steht bei der Variante des Ständerates: «Das Gericht kann auf eine unbedingte Freiheitsstrafe von bis zu sechs Monaten erkennen, wenn zu erwarten ist, dass eine unbedingte Geldstrafe nicht vollzogen werden kann.» Das ist, mit Ausnahme von «unbedingt», wieder dasselbe, was wir bisher hatten. Das führt zum Schluss, dass die SVP, ob Sie nun diese oder die andere Variante nehmen, wahrscheinlich am Schluss sagt, man hätte beim alten System bleiben sollen.

Ich fasse zusammen: Der Antrag der Minderheit Vischer ist abzulehnen, sonst kommt hier der Ständerat zum Zuge, da hat Herr Lüscher mit seinen Ausführungen zu 100 Prozent Recht; diesem Antrag sollten wir nicht zustimmen. Hinter der ganzen Revision steht ein riesiges Fragezeichen.

**Jositsch Daniel (S, ZH):** Wir sprechen hier eigentlich über den unteren Strafbereich und über die Frage, wie wir im unteren Strafbereich mit den verschiedenen zur Verfügung stehenden Sanktionen umgehen wollen. Bis jetzt war die Regelung so, dass man gesagt hat, bei bis zu sechs Monaten Freiheitsstrafe wolle man eigentlich keine Freiheitsstrafe, sondern eine Geldstrafe. Dieses System hat man damals in der Revision 2007 eingeführt, weil dieses Parlament in seiner damaligen Zusammensetzung bei der damaligen Revision – ich wage zu sagen: zu Recht – zur Ansicht gelangt war, dass kurzfristige Freiheitsstrafen in der Regel nichts bringen. Sie kosten den Staat viel Geld, und sie bewirken in der Regel gar nichts. Das war die weise Erkenntnis dieses Hauses anlässlich der Revision von 2007.

Die Einsicht war zwar richtig. Aber man hat vielleicht – und das gebe ich zu – das Fuder etwas überladen, wie man so schön sagt. Warum hat man es überladen? Man hat gesagt, man schliesse die kurzen Freiheitsstrafen im Wesentlichen aus. Es gibt zwar noch ganz bestimmte Bereiche, die man offengelassen hat. Die sind aber sehr beschränkt vorgesehen. Es hat sich nun aber gezeigt, dass es gewisse Tätergruppen gibt, die nicht sehr sensibel auf Geldstrafen reagieren, insbesondere wenn sie bedingt sind. Es wurde immer über den berühmten «Kügelidealer» gesprochen, der zum zehnten Mal an seinem Platz steht. Das müssen wir korrigieren, das haben wir korrigiert, da besteht Konsens.

Worüber streiten wir noch? Wir streiten über eine Frage, die erstens einmal logisch ist und bei der wir zweitens nicht ganz sicher sind, ob es überhaupt in den Auffassungen einen Unterschied gibt. Das hört sich jetzt ein bisschen theoretisch an. Worum geht es? Die Mehrheit des Nationalrates möchte eine Bestimmung, in der nicht gesagt wird, ob der Richter im konkreten Fall kurzfristige Freiheitsstrafen oder Geldstrafen ausfallen soll. Das heisst, er soll frei wählen können.

Die Richterinnen und Richter sollten eigentlich nicht frei auf der grünen Wiese wählen, sondern sie sollten gewissen Grundsätzen folgen. Ein Grundsatz, an dem sie sich orientieren, ist das sogenannte Verhältnismässigkeitsprinzip. Das heisst, jeder Richter wird in einer solchen Situation, wenn er

einen Täter vor sich hat und ihm die Möglichkeiten der kurzfristigen Freiheitsstrafe oder der Geldstrafe offenstehen, zugunsten einer Geldstrafe entscheiden. Denn er orientiert sich am Verhältnismässigkeitsprinzip und sagt: Wenn ich die gleiche Wirkung mit einer Sanktion habe, die den Täter erstens weniger aus seinem sozialen Umfeld nimmt und die zweitens dem Staat Geld bringt, statt ihn Geld zu kosten, dann wähle ich doch diese Sanktion.

Das heisst, wenn da nicht stehen würde, was die Mehrheit will, würde das passieren, was die Minderheiten eigentlich vorsehen wollen. Die Minderheiten möchten genau das ins Gesetz schreiben, das heisst, dass der Richter auch im Bereich dieser kurzfristigen Freiheitsstrafen bei gleicher Ausgangslage die Geldstrafe wählen und nur dann die Freiheitsstrafe zum Einsatz bringen soll, wenn das notwendig erscheint, um den Täter von weiterer Delinquenz abzuhalten. Insofern könnten Sie sagen, dass es eigentlich gar keine Rolle spielt, was dort steht. Es spielt deshalb eine Rolle, weil die Mehrheit das jetzt einführen, das heisst diese Bestimmung ändern will. Damit will die Mehrheit dem Richter zeigen, dass dieses Verhältnismässigkeitsprinzip nicht gelten soll, sondern dass der Richter vermehrt kurzfristige Freiheitsstrafen ausfällen soll, wenn eigentlich auch eine Geldstrafe möglich wäre. Und dieses Zeichen dürfen wir nicht geben, weil wir damit ein Fundament des Rechtsstaates, nämlich das Verhältnismässigkeitsprinzip, aus den Fugen geraten lassen respektive die Anwendung dieses Prinzips verweigern würden. Das würde entweder dazu führen, dass die Richter dieses Ansinnen der Mehrheit nicht befolgen würden, oder es würde dazu führen, dass sie ohne vernünftige Orientierungshilfe zwischen Geld- und Freiheitsstrafe entscheiden müssten.

Deshalb ersuche ich Sie, den Anträgen der Minderheiten Vischer Daniel und Ruiz Rebecca zuzustimmen.

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Die grünliberale Fraktion unterstützt in beiden Artikeln den Antrag der Minderheit.

**Lüscher** Christian (RL, GE): Il faut se rappeler qu'en 2007, ce qu'a fait le législateur revenait à supprimer purement et simplement les peines privatives de liberté de moins de six mois. Cette situation a provoqué des réactions très fortes de la part des autorités de poursuite pénale, notamment dans les cantons frontaliers. Ceci parce que, il faut bien le reconnaître au travers de l'exemple d'un trafiquant de drogue venant de France voisine auquel un juge infligerait des jours-amende avec sursis parce qu'il ne peut pas lui donner de peine privative de liberté, il s'agit d'un «cadeau bonus» de la Confédération – et c'est tout juste si le condamné, dans ce genre de situation, ne saute pas au cou du juge pour le remercier de lui avoir infligé une telle peine.

Face au tollé qu'a provoqué cette réforme et aux réactions des autorités de poursuite pénale, c'est le Conseil fédéral lui-même qui a élaboré le projet que nous traitons aujourd'hui, dans lequel il a réintroduit à l'article 40 les peines privatives de liberté de courte durée, avec une durée de trois jours au minimum. C'est le socle de la réforme voulue par le Conseil fédéral, qui a très clairement dit dans son message que la suppression des peines privatives de liberté de courte durée avait été très mal comprise, non seulement par les autorités de poursuite pénale, mais également par la population. Le Conseil national a donc suivi le Conseil fédéral sur cette question en décidant de réintroduire les peines privatives de liberté de courte durée, mais surtout, et c'est là le plus important, de mettre sur un pied d'égalité les jours-amende et la peine privative de liberté. C'est finalement redonner le pouvoir au juge qui, lorsqu'il est confronté à une personne qu'il doit condamner parce qu'elle a commis une infraction, a à sa disposition les divers outils répressifs pour décider d'une juste peine, soit, des jours-amende avec ou sans sursis ou, dans le cas de la criminalité transfrontalière par exemple, une peine privative de liberté avec ou sans sursis, ce afin de la dissuader de commettre d'autres infractions à l'avenir.

Voilà ce qu'a proposé le Conseil fédéral. Le Conseil national a évidemment soutenu cette version puisque, une fois encore, la réintroduction des peines privatives de liberté de courte durée constitue le coeur et le noyau de cette réforme. Là encore, il faut bien reconnaître que le Conseil des Etats a complètement détricoté, pour ne pas dire chamboulé, ce qui avait été décidé par le Conseil national. Il est tout à fait significatif que le Conseil des Etats, à l'article 40, ait décidé d'en rester au droit en vigueur et, ainsi, de ne pas se rallier au projet du Conseil fédéral qui rétablit très clairement dans la loi les peines privatives de liberté de courte durée. La disposition figurant dans le projet du Conseil fédéral à l'article 40 a été purement et simplement biffée et, donc, on revient au droit de 2007, qui est celui que le Conseil fédéral et le Conseil national voulaient modifier face aux réactions des autorités de poursuite pénale et face aussi – il faut bien le dire – à l'incompréhension de la population, ce qui a été amplement relayé dans les médias. Le Conseil des Etats a donc refusé de réintroduire les courtes peines privatives de liberté à l'article 40. A l'article 41, il a prévu la possibilité de les réintroduire mais de façon tout à fait subsidiaire. En d'autres termes, le juge devrait – c'est le principe – condamner à des jours-amende avec sursis, mais s'il arrive à bien motiver une décision contraire, il pourrait alors opter pour des peines privatives de liberté. On redonnerait donc la priorité complète aux jours-amende, ce que, précisément, le législateur voulait éviter. Le Conseil des Etats a donc complètement anéanti la réforme voulue par le Conseil fédéral en refusant, par principe, les peines privatives de liberté de courte durée et a également refusé ce qui était voulu par le Conseil national et une majorité des autorités de poursuite pénale, à savoir remettre aux mains du juge le pouvoir de décider de la juste peine. Le Conseil des Etats a donc redonné la priorité absolue aux jours-amende avec ou sans sursis.

Alors on dit que si le juge motive bien, il peut, dans certains cas, infliger une peine privative de liberté. Mais mettez-vous à la place d'un juge, qui a trente à quarante cas à traiter par jour: est-ce qu'il aura le temps de motiver, pour chaque personne, les raisons pour lesquelles il voudrait infliger une peine privative de liberté? Il se dira: «Mais dans le fond, si je ne motive pas bien, je vais me faire casser par l'autorité de recours, puis par le Tribunal fédéral.» Tout cela donne lieu à une casuistique substantielle en la matière.

Le Conseil des Etats a complètement cassé cette réforme; il est donc essentiel de revenir à ce qui avait été décidé par le Conseil national aux articles 40 et 41.

**Sommaruga** Simonetta, Bundesrätin: Ich äussere mich jetzt nicht nur zu Artikel 40, sondern auch zu den Artikeln 41 und 42, weil es bei all diesen Bestimmungen um das Verhältnis zwischen der Geldstrafe und der Freiheitsstrafe geht oder letztlich auch um das Sanktionensystem im Bereich bis zu sechs Monaten.

Der Auslöser für die Revision des Sanktionenrechtes, also für diese Revision, die Sie jetzt beraten, war bekanntlich die breite Kritik an der bedingten Geldstrafe. Es gab entsprechende Forderungen von parlamentarischen Vorstössen. Sie haben den Bundesrat beauftragt, in seinem Entwurf eine vollständige Abschaffung der bedingten Geldstrafe vorzusehen. Ich muss Ihnen sagen, dass ich es schon ziemlich interessant finde, dass ausgerechnet jene Kreise, die sich damals am lautesten über die bedingte Geldstrafe beschwert haben, heute nichts mehr davon wissen wollen. Das entspricht mittlerweile auch der Meinung der Mehrheit Ihrer Kommission, die auf ihren ursprünglichen Beschluss zurückgekommen ist. Ich stelle fest, dass nicht nur Sie, sondern auch der Ständerat die bedingte Geldstrafe nicht mehr ganz abschaffen wollen, aber dass Sie – der Nationalrat – in Ihrem früheren Beschluss die Voraussetzung für die Gewährung der bedingten Geldstrafe verschärft haben.

Der Ständerat hat diese Regelung unter die Lupe genommen, und er hat festgestellt, dass das, was Sie ursprünglich beschlossen haben, in der Praxis kaum tauglich ist. Deshalb hat der Ständerat beschlossen, die bedingte Geldstrafe nicht ganz abzuschaffen. Die bedingte Geldstrafe soll vielmehr

immer mindestens zur Hälfte unbedingt sein. Die Mehrheit Ihrer Kommission will nun aber gar nichts mehr ändern und sogar die heutige Regelung beibehalten, also den bedingten Vollzug für die ganze Geldstrafe ermöglichen und ihn nicht an besondere Voraussetzungen knüpfen. Ich schliesse im Moment aus dieser Entwicklung – ich denke, sie ist noch nicht beendet –, dass die vollständige Abschaffung der bedingten Geldstrafe weder im Ständerat noch in Ihrem Rat eine Mehrheit findet. Ich schliesse ebenfalls daraus, dass man auch gescheitert werden darf – und das kann man.

Ob die bedingte Geldstrafe aber nun nach dem Modell des Ständerates oder so wie heute ausgestaltet wird, scheint mir eher zweitrangig zu sein, denn die Praxis wird beide Regelungen ohne grössere Schwierigkeiten anwenden können. Wichtiger als die Frage, ob man eine Geldstrafe ganz oder nur zur Hälfte bedingt aussprechen kann, ist jene nach dem Verhältnis zwischen der Geld- und der Freiheitsstrafe. Grundsätzlich ist es richtig, wieder kurze Freiheitsstrafen, also solche bis zu sechs Monaten, vorzusehen, und zwar in bedingter und in unbedingter Form. Am heutigen Recht wird bemängelt, dass es kurze bedingte Freiheitsstrafen in keinem Fall und kurze unbedingte Freiheitsstrafen nur sehr eingeschränkt zulasse.

Ich richte diese Aussage auch ein bisschen an die Adresse derjenigen, die damit liebäugeln – ich meine, ich hätte so etwas herausgehört –, die ganze Vorlage zu versenken und die heutige Regelung beizubehalten. Dann werden kurze unbedingte Freiheitsstrafen, das muss ich Ihnen sagen, weiterhin nur sehr eingeschränkt zugelassen. Mir scheint es erforderlich zu sein – das ist das wirklich Wichtige –, im Gesetz die Kriterien festzulegen, die darüber entscheiden, wann anstelle einer Geld- eine Freiheitsstrafe ausgesprochen werden darf.

Warum ist das so wichtig? Zunächst einmal sollte der Gesetzgeber heikle Punkte nach Möglichkeit selber regeln, statt deren Konkretisierung der Rechtsprechung zu überlassen. Gemäss der bisherigen Rechtsprechung des Bundesgerichtes hat eine Geldstrafe grundsätzlich Vorrang vor der Freiheitsstrafe, weil Letztere gegenüber der Geldstrafe eine einschneidendere Sanktion darstellt. Es gibt somit eine sogenannte natürliche Rangordnung zwischen den beiden Strafarten. Allerdings hilft das kaum weiter, wenn zu entscheiden ist, in welchen Fällen anstelle einer Geld- eine Freiheitsstrafe ausgesprochen werden soll. Denn um diese Frage beantworten zu können, muss feststehen, welche Ziele mit der einschneidenderen Sanktion verfolgt werden sollen. Soll die härtere Sanktion den Täter von weiteren Taten abhalten? Ist dies das Ziel? Soll mit der Sanktion auch gegenüber der Allgemeinheit eine Warnung ausgesprochen werden? Oder soll es in einem Einzelfall gar zulässig sein, den Täter allein aus einem Bedürfnis nach Vergeltung heraus mit der härteren Sanktion zu belegen? Solange nicht klar ist, welche Zwecke mit einem Wechsel von der Geld- zur Freiheitsstrafe verfolgt werden dürfen, kann auch die Rechtsprechung keine Rangfolge festlegen. Das ist der Rechtssicherheit abträglich.

Zu bedenken ist schliesslich auch – das ist ein wichtiger Punkt –, dass die Strafen bis zu sechs Monaten in mehr als 95 Prozent aller Fälle durch Staatsanwälte und Staatsanwältinnen im Strafbefehlsverfahren ausgesprochen werden. Ich bitte Sie, das wirklich im Auge zu behalten. Das heisst, Staatsanwältinnen und Staatsanwälte sind weisungsgebunden; das ist eben anders als bei den Richterinnen und Richtern. Somit könnte die Generalstaatsanwaltschaft in Ihrem Kanton eine Praxis verordnen, an welche sich alle Staatsanwältinnen und Staatsanwälte zu halten haben. So könnte ein Generalstaatsanwalt eines Kantones z. B. anordnen, dass alle Drogendelikte, die von Ausländern begangen würden, ausschliesslich mit Freiheitsstrafe zu ahnden seien. In einem anderen Kanton würde dann in der Regel eine Geldstrafe ausgesprochen. Das würde am Schluss dazu führen, dass jeder Kanton und nicht der Bundesgesetzgeber die Strafe für bestimmte Delikte festlegt. Ich muss Ihnen sagen, dass das Parlament dann seine Arbeit nicht gemacht hätte, weil das Parlament für die Rechtsgleichheit zuständig ist. Deshalb

sind Sie es, die diese Fragen beantworten müssen. Überlassen Sie das bitte nicht den Kantonen. Vor allem werden – ich betone es noch einmal – 95 Prozent der Fälle im Strafbefehlsverfahren ausgesprochen.

Neben diesen Punkten bedarf auch die Frage einer näheren Prüfung, unter welchen Voraussetzungen eine bedingte Strafe mit einer unbedingten pekuniären Strafe verbunden werden darf. Es geht hier um die Verbindungsstrafe nach Artikel 42 Absatz 4. Ich muss Ihnen sagen: Es liegen hier drei Artikel und fünf Minderheitsanträge vor. Ich denke, auch die heutige Diskussion hat gezeigt, dass die Anträge der Mehrheit an sich praxistaugliche Lösungen erlauben, die allerdings noch der genaueren Überprüfung bedürfen, zur Frage, ob sie in sich wirklich auch kohärent sind. Wenn Sie den Anträgen der Mehrheit zustimmen, dann schaffen Sie die nötigen Differenzen, damit der Ständerat dann noch einmal allfällige Korrekturen vorschlagen kann.

Ich bin zuversichtlich; wir nähern uns langsam, aber sicher einer optimalen Regelung. Doch ich glaube, es braucht hier noch einmal eine Gesamtübersicht, damit sichergestellt ist, dass das ganze System in sich kohärent ist. Deshalb ist es wichtig, dass Sie heute Differenzen zu den Beschlüssen des Ständerates schaffen. Sie können das erreichen, indem Sie bei den Artikeln 40, 41 und 42 der Mehrheit Ihrer Kommission folgen.

**Markwalder** Christa (RL, BE), für die Kommission: Bei den folgenden Artikeln kommen wir zu einem der zentralen Punkte dieser Gesetzesrevision, nämlich zur Frage, für welche Dauer eine Freiheitsstrafe ausgesprochen werden kann. Das geltende Recht sieht vor, dass Freiheitsstrafen in der Regel für mindestens sechs Monate und höchstens zwanzig Jahre ausgesprochen werden. Wenn es das Gesetz ausdrücklich vorsieht, dauert die Freiheitsstrafe lebenslanglich. Das ist die Version des Allgemeinen Teil des Strafgesetzbuches von 2007.

Nun hat uns der Bundesrat aufgrund der bereits erwähnten Kritik von Justiz- und Strafvollzugsbehörden, die sich im Parlament auch in verschiedenen Vorstössen niedergeschlagen hat, in seiner Revision vorgeschlagen, mit Artikel 40 die kurze Freiheitsstrafe wieder einzuführen. So soll neu die Freiheitsstrafe mindestens drei Tage dauern. Vorbehalten bleibt eine kürzere Freiheitsstrafe anstelle einer nichtbezahlten Geldstrafe oder Busse, nämlich die Ersatzfreiheitsstrafe.

Diese Version unterstützt eine Mehrheit Ihrer Kommission. Gleichzeitig haben wir die Artikel 41 StGB und 34a MStG gemäss Entwurf des Bundesrates aufgehoben, wonach kurze unbedingte Freiheitsstrafen nur verhängt werden können, wenn die Voraussetzungen für eine bedingte Strafe nicht gegeben sind und zu erwarten ist, dass eine Geldstrafe oder gemeinnützige Arbeit nicht vollzogen werden können. Die Kommission für Rechtsfragen hat folglich beschlossen, dass auf eine gesetzliche Rangfolge der zu verhängenden Strafarten verzichtet werden soll. Der Entscheid fiel mit 13 zu 11 Stimmen.

Ich bitte Sie, den Anträgen der Kommissionsmehrheit zuzustimmen.

**Barazzone** Guillaume (CE, GE), pour la commission: Vous l'avez compris, les articles 40 et 41 sont au coeur de la réforme de la partie générale du Code pénal, réforme que nous avons appelée de nos vœux et que nous avons votée il y a plusieurs mois. Je vous rappelle que le Conseil national avait demandé au Conseil fédéral d'abolir le système de priorité de la peine pécuniaire pour des peines de moins de six mois. Le Conseil national avait ensuite décidé de donner la liberté aux juges dans le choix de la peine la plus adaptée aux délinquants en présence. Il s'agissait de respecter un principe fondamental du Code pénal, qui avait été rédigé au XXe siècle par le professeur Stooss, dont l'élément novateur est que la peine la plus adaptée au profil de chaque criminel doit s'appliquer. Nous voulions en réalité donner la liberté au juge et lui fournir les outils nécessaires pour des circonstances différentes et pour des cas différents.

Qu'est-ce que cela veut dire? Par exemple, en matière de criminalité transfrontalière, cela n'a aucun sens de condamner un délinquant n'ayant pas de résidence en Suisse à une peine pécuniaire, alors que le juge sait par avance que ce condamné ne paiera pas la peine qui est due et que la poursuite pour dettes – dont on parlait aux articles précédents – n'aura en réalité aucun effet. Ce que nous voulions éviter, c'est d'avoir des criminels, notamment transfrontaliers, ne résidant pas en Suisse, qui ressortent du tribunal en rigolant et en remerciant le juge de leur avoir infligé cette peine qu'il serait obligé d'infliger, c'est-à-dire une peine pécuniaire.

On nous a parlé du principe de proportionnalité, qui est un principe constitutionnel et qui est codifié – il est vrai – par la jurisprudence, mais il est aussi vrai que les juges, et en particulier le Tribunal fédéral, doivent, pour établir la jurisprudence en la matière, tenir compte de la volonté du législateur.

Alors nous espérons que la volonté du législateur sera la même que celle de la commission, qui a voulu précisément donner une liberté au juge et ne plus donner la priorité à la peine pécuniaire sur la peine privative de liberté. Pourquoi? Parce que dans le système voulu par le Conseil des Etats, l'exception est la peine privative de liberté. Vous le savez, lorsque l'exception n'est pas la règle, le juge doit précisément convaincre les autorités d'instance supérieure qu'il a bien agi et qu'il a choisi l'exception, alors que, dans tous les autres cas, il a choisi la règle. Ce que nous proposons, à savoir que le juge puisse décider quelle est la peine la plus adéquate dans des circonstances particulières, est beaucoup plus simple et nous paraît très logique et pétri de bon sens.

J'ajouterai quelques mots sur le système voulu par le Conseil des Etats. La majorité de la commission a considéré qu'il était beaucoup trop compliqué. Nous l'avons dit: voter contre la majorité, c'est vider de sa substance la réforme que nous voulions et que nous avons décidée il y a une année.

Pour les deux articles, je vous recommande de suivre la majorité de la commission.

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Die Abstimmung gilt auch für Ziffer 2 Artikel 34 und 34a.

*Abstimmung – Vote*

(namentlich – nominatif: Beilage – Annexe 12.046/10 873)

Für den Antrag der Mehrheit ... 106 Stimmen

Für den Antrag der Minderheit

Vischer Daniel/Minderheit Ruiz Rebecca ... 71 Stimmen  
(5 Enthaltungen)

#### **Ziff. 1 Art. 42**

*Antrag der Mehrheit*

*Abs. 1, 4*

Festhalten

*Abs. 2*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

*Antrag der Minderheit I*

(Rickli Natalie, Bortoluzzi, Schwander)

*Abs. 1*

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

*Antrag der Minderheit II*

(Jositsch, Fischer Roland, Flach, Gysi, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler)

*Abs. 1*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

*Abs. 4*

Eine bedingte Freiheitsstrafe kann mit einer unbedingten Geldstrafe verbunden werden.

*Antrag der Minderheit*

(Lüscher, Huber, Markwalder, Merlini)

*Abs. 2*

Festhalten

#### **Ch. 1 art. 42**

*Proposition de la majorité*

*Al. 1, 4*

Maintenir

*Al. 2*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Proposition de la minorité I*

(Rickli Natalie, Bortoluzzi, Schwander)

*Al. 1*

Adhérer au projet du Conseil fédéral

*Proposition de la minorité II*

(Jositsch, Fischer Roland, Flach, Gysi, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler)

*Al. 1*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Al. 4*

Le juge peut prononcer, en plus d'une peine privative de liberté assortie d'un sursis, une peine pécuniaire sans sursis.

*Proposition de la minorité*

(Lüscher, Huber, Markwalder, Merlini)

*Al. 2*

Maintenir

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Wir behandeln die Anträge der verschiedenen Minderheiten in einer gemeinsamen Debatte.

**Rickli Natalie Simone (V, ZH):** Mit meinem Antrag zu Artikel 42 Absatz 1 möchte ich Ihnen beliebt machen, auf Ihre ursprüngliche Haltung zurückzukommen und die bedingten Geldstrafen abzuschaffen. Diese haben innerhalb und ausserhalb des Parlamentes zu Recht für Kopfschütteln gesorgt. Rund 73 Prozent aller Strafrechtsurteile sind bedingte Geldstrafen, und das darf nicht sein.

Sie haben darum dem Bundesrat den Auftrag erteilt, die bedingten Geldstrafen abzuschaffen und die kurzen Freiheitsstrafen wieder einzuführen. Dies hat der Bundesrat mit seiner Botschaft ans Parlament gemacht. Die kurzen Freiheitsstrafen haben wir jetzt wieder eingeführt. Bei der bedingten Geldstrafe hingegen sorgt die Formulierung des Nationalrates in Absatz 2, der Aufschiebung des Vollzugs der Geldstrafe sei nur «beim Vorliegen besonders günstiger Umstände zulässig», für Unsicherheit. Was solche günstigen Umstände sind, müssten dann die Gerichte entscheiden. Die Urteile würden entsprechend willkürlich ausfallen. Beim Aufschiebung der Freiheitsstrafen müssen nur «günstige Umstände» vorliegen. Wie eine gute von einer besonders guten Prognose zu unterscheiden wäre, bliebe der Rechtsprechung überlassen. Es ist offensichtlich, dass diese Formulierung zu Rechtsunsicherheiten führen würde. Aus diesem Grund macht für mich die Formulierung des Nationalrates keinen Sinn, weshalb ich Sie bitte, den Antrag der Mehrheit zu Absatz 1 und den Antrag der Minderheit Lüscher zu Absatz 2 abzulehnen.

Allerdings ist auch die Formulierung von Absatz 1 durch die Minderheit II (Jositsch) nicht optimal: Gemäss Ständerat soll bei Freiheitsstrafen unter sechs Monaten nun wieder die Geldstrafe Vorrang vor der Freiheitsstrafe haben, und die Hälfte der Geldstrafe soll aufgeschoben werden können. Mit Verlaub: Mit diesen Formulierungen kommt am Schluss niemand mehr draus. In der Kommission kam übrigens nicht nur ich als Nichtjuristin nicht mehr draus, auch die anwesenden Juristen haben die Praxistauglichkeit dieser Formulierungen infrage gestellt. Wir dürfen gespannt sein, wie die Gerichte diese Bestimmungen auslegen werden.

Mir scheint, dass wir die StGB-Revision von 2007 nur noch weiter verschlimmbessern. Eigentlich sollten wir die Problematik angehen, dass Ersttäter in der Regel zu bedingten Strafen – Geld- und Freiheitsstrafen – verurteilt werden. Wir sollten bei einer Gesetzesrevision ebenfalls dafür sorgen, dass das, was im Strafgesetzbuch steht, von den Bürgern auch verstanden wird. Bei den Formulierungen von Mehrheit

und Minderheit II ist das meiner Meinung nach nicht der Fall. Niemand versteht, warum man für Diebstähle – Stichwort Kriminaltouristen –, Sexualdelikte, Schlägereien oder Konsum von Kinderpornografie eine bedingte Geldstrafe erhält. Es ist eine Geldstrafe, die man nicht bezahlen muss. Diese hat keinerlei abschreckende Wirkung, im Gegenteil: Darüber lachen die Täter. Wie eingangs erwähnt: 73 Prozent aller Strafrechtsurteile in der Schweiz sind bedingte Geldstrafen. Über 80 Prozent der Geldstrafen werden bedingt ausgefällt. Die Abschaffung der bedingten Geldstrafen war ein wichtiger und zentraler Bestandteil der vorliegenden Revision, weshalb ich Ihnen namens der SVP-Fraktion und der Minderheit I beliebt machen möchte, meinem Minderheitsantrag zuzustimmen.

**Jositsch Daniel (S, ZH):** Die Minderheit II, meine Minderheit, schlägt Ihnen vor, bei der Frage, unter welchen Voraussetzungen bedingte Strafen ausgefällt werden können, dem Ständerat zu folgen. Das wesentliche Element, das in diesem Minderheitsantrag enthalten ist, bezieht sich auf ein Konzept, das im Ständerat entwickelt worden ist. Es sieht vor, dass Geldstrafen weiterhin bedingt ausgefällt werden können, aber immer nur zur Hälfte. Das heisst, die eine Hälfte wäre eine bedingte Strafe, die andere Hälfte müsste bezahlt werden. Sie wissen, dass heute die gesamte Geldstrafe bedingt ausgefällt werden soll.

Es wird nun vom lachenden Täter gesprochen; Frau Rickli hat ihn uns sehr lebhaft beschrieben: der Täter, der kommt und lacht, weil er nur eine bedingte Geldstrafe bekommen hat. Ich weiss nicht, Frau Rickli, wie häufig Sie in Gerichtssälen sind und dort Beschuldigte sehen, die lachend hinausgehen. Ich bin ab und zu in Gerichtssälen – leider auch etwas zu wenig, weil ich zu viele andere Beschäftigungen habe; aber ich mache dies ab und zu. Ich muss Ihnen sagen: Solche lachenden Delinquenten habe ich eigentlich noch nie gesehen – oder selten, es mag sie geben. Die Realität ist aber eine andere.

Wenn Sie sich die Frage stellen: «Gibt es wissenschaftliche Studien, die die Aussage zum lachenden Beschuldigten belegen?», dann muss ich Ihnen sagen: Solche Studien gibt es nicht. Wir haben auch in der Kommission diese Frage gestellt. Was es allerdings gibt, das sind Studien, die besagen, dass die Rückfallwahrscheinlichkeit bei denjenigen Tätern, die eine bedingte Geldstrafe erhalten, nicht höher ist als bei denjenigen, die eine Freiheitsstrafe erhalten. Von daher kann ich Ihnen sagen: Die Zahlen bestätigen das, was Sie wollen, eigentlich nicht. Ich finde es erstaunlich, dass Sie, die sich sonst immer als Gralshüterin der Finanzen der öffentlichen Hand aufspielen möchten, ausgerechnet hier für ein System eintreten, mit dem Sie teure Freiheitsstrafen fordern statt Geldstrafen, die dem Staat Geld einbringen. Diese Strafen bringen doch offensichtlich etwas.

Der Kompromiss, den der Ständerat vorschlägt, ist ein pragmatischer Kompromiss. Ich sage Ihnen ganz offen und ehrlich, dass ich das System auch nicht optimal finde. Es ist etwas grobkörnig. Es sagt bei den Geldstrafen einfach, dass eine Hälfte bedingt und die andere unbedingt ist. Es ist zu wenig an den Einzelfall angepasst. Aber es ist ein einfaches System, es ist ein verständliches System. Dazu kommt – das hat mich eigentlich überzeugt –, dass wir im heutigen System, im geltenden Recht, den Fehler haben, dass es diese Kombinationsstrafen gibt, dass also zur bedingten Geldstrafe noch eine unbedingte Geldstrafe oder Busse ausgefällt werden kann. Das ist sehr schwer verständlich, und es wurde uns in der Kommission gesagt, dass das in 80 Prozent der Fälle stattfindet.

Wenn wir das System des Ständerates übernehmen, haben wir im Prinzip in einer einfachen Form das, was heute praktiziert wird, auch mitgehalten. Damit haben wir ein einfaches, ein überzeugendes System, das in diesem unteren Bereich der Kriminalität eine gut handhabbare Lösung mit sich bringt und trotzdem noch einen bedingten Teil offenlässt. Es ist also auch diese durchaus wichtige Überlegung dabei, dem Täter einen Schuss vor den Bug und vielleicht noch eine

Chance zu geben. Wir können auf die Kombinationsstrafen des geltenden Rechts verzichten. Ich ersuche Sie deshalb, dem Antrag der Minderheit II zuzustimmen und den Antrag der Minderheit I (Rickli Natalie) abzulehnen.

**Lüscher Christian (RL, GE):** Je rappelle que le projet du Conseil fédéral contenait l'idée que les jours-amende étaient maintenus, mais sans sursis. Au Conseil national, nous étions d'avis qu'il n'était pas logique que le sursis soit possible pour un type de peine et par pour un autre, parce que cela met en péril la logique du Code pénal. Nous avons décidé néanmoins de faire passer le message selon lequel il doit être plus difficile d'obtenir le sursis avec une peine pécuniaire qu'avec une peine privative de liberté. Pourquoi? Parce que la peine pécuniaire, d'un maximum de six mois, ne concerne que de petites infractions pour lesquelles on peut partir du principe que leurs auteurs doivent être frappés au portemonnaie sans délai, afin que la peine ait un véritable effet, alors que pour des peines privatives de liberté, de 18 ou 24 mois par exemple, le sursis doit être accordé plus facilement, parce qu'aller en prison pour une telle durée est beaucoup plus grave que de devoir payer quelque chose. Nous avons donc décidé dans ce conseil d'introduire le concept, certes inconnu jusqu'à présent, qu'en matière de peine pécuniaire le sursis n'est accordé qu'en cas de circonstances particulièrement favorables. Le message est donc que les jours-amende peuvent être accordés avec sursis, mais que le sursis est plus difficile à obtenir. C'est une voie médiane entre ce que propose la minorité Rickli Natalie, qui ne veut pas du tout de sursis pour les jours-amende, et la majorité, qui souhaite que les jours-amende avec sursis soient infligés dans les mêmes circonstances que la peine privative de liberté.

Ma proposition de minorité – qui est une minorité purement libérale-radical – est de maintenir ce concept de circonstances particulières à l'octroi du sursis lorsqu'il s'agit d'une peine pécuniaire.

**Vischer Daniel (G, ZH):** Wir sind eigentlich jetzt bei der Kernaussage zu diesem Gesetzentwurf. Als im März 2009 alle – gut, es war kein «Shitstorm», sondern ein «Vorstösse-Sturm» – in diesem Rat – eine Revision des Sanktionenrechts wollten, kaum war es in Kraft, galt eigentlich als unbestritten, dass bedingte Geldstrafen ein Unsinn seien. Inzwischen hat sich diese Meinung etwas modifiziert. Damals waren es nur die Grünen, die gesagt haben: Es kann doch nicht sein, dass jemand, der mit sieben Monaten Freiheitsentzug bestraft wird, eine Freiheitsstrafe bedingt erhält; wer hingegen eine sechsmonatige Geldstrafe erhält, der muss sie immer bezahlen. Dann würden wahrscheinlich viele lieber eine siebenmonatige bedingte Freiheitsstrafe in Kauf nehmen denn eine sechsmonatige Geldstrafe. Inzwischen hat sich herumgesprochen, dass diese unsere Optik nicht einfach nur die dümmste ist. Letztlich hat auch Herr Professor Franz Riklin von der Universität Freiburg einen Artikel in diese Richtung geschrieben und hervorgehoben, dass die bedingte Geldstrafe eine notwendige Institution in der Gesamtanlage des neuen Sanktionenrechts ist. Ich bin nach wie vor ebenfalls dieser Meinung.

Nun schlägt Ihnen die Minderheit II (Jositsch) einen Kompromiss vor. Das heisst, sie will dem Ständerat folgen, der immerhin eingesehen hat, dass bedingte Geldstrafen zwar möglich sein sollen, aber nur mit Bezug auf die Hälfte der Geldstrafe. Es ist eigentlich nicht ganz einsichtig, warum diese Hälfte noch bezahlt werden muss und warum man auf dieses Hälfteprinzip kommt, aber immerhin hat der Ständerat damit Bewegung ins System gebracht.

Gleichzeitig hat er davon abgesehen, dem Nationalrat und dem Bundesrat zu folgen, der einen neuen, besonderen Nachweis, dass jemand nicht rückfällig wird, verlangt: Nur wenn besonders günstige Umstände vorliegen, soll die bedingte Strafe möglich sein; es ist also eine Verschärfung gegenüber dem normalen Recht im Falle der Freiheitsstrafen bei der Frage, wann eine bedingte Strafe möglich ist. Es ist



richtig, dass dies kein sinnvoller Weg war, und in diesem Sinne hat der Ständerat einen Fortschritt gebracht.

Ich ersuche Sie, so zu stimmen, dass wir am Schluss beim Status quo landen, denn der Status quo ist die beste Lösung. Der Status quo kennt die normalen Bedingungen, die für die bedingten Strafen bislang galten, und er anerkennt Geldstrafen als bedingt möglich.

Es wurde mit Recht darauf hingewiesen – das möchte ich zum Schluss sagen –: Ja, es geht immer auch um finanzielle Motive; wir haben kein Interesse, unnötig Menschen in einen Vollzug zu bringen, der teuer ist, nicht bezahlbar ist; und wir haben ein Recht, das auf einem Bewährungssystem aufbaut. Das hat sich eingespielt, unabhängig davon, ob Geld- oder Freiheitsstrafe; daran müssen wir festhalten.

**Ruiz Rebecca Ana** (S, VD): Au nom du groupe socialiste, je vous invite à soutenir la proposition de la minorité II (Jositsch) à l'article 42 alinéas 1 et 4. Le groupe socialiste soutient en effet la solution du Conseil des Etats, solution qui peut à nouveau être qualifiée de compromis puisqu'elle vise à introduire, pour les peines pécuniaires, un sursis partiel automatique. Cela signifie que le sursis pour les peines pécuniaires, qui jusqu'à maintenant était quasiment automatique pour les primo-délinquants ne le sera plus avec cette proposition. Le but est donc d'infliger une sanction qui soit effective et ressentie immédiatement par les auteurs de délits. En introduisant un sursis automatique à 50 pour cent, on répond aussi au sentiment d'impunité qui s'exprime parfois face aux jours-amende avec sursis. Dans les faits, les auteurs de délits devront payer de suite la peine pécuniaire à laquelle ils auront été condamnés. Aussi, de fait, il ne sera plus nécessaire au juge d'infliger une amende, au titre de la combinaison des peines, puisqu'un paiement effectif aura bel et bien eu lieu, d'où la proposition de modification de l'alinéa 4.

Je rappelle en outre que 70 pour cent des sanctions prononcées sont des peines pécuniaires avec sursis. Avec l'introduction d'un sursis à 50 pour cent pour les jours-amende, nous assisterons donc à un véritable changement, dont les effets seront mesurables tant les jours-amende sont régulièrement prononcés à travers le pays.

En revanche, vouloir, comme c'est le cas dans la proposition de la minorité I (Rickli), supprimer tout sursis ou jour-amende ne nous paraît pas acceptable et nous vous invitons à rejeter cette proposition.

Le sursis est un instrument indispensable dans tous les systèmes et il doit pouvoir s'appliquer à l'ensemble des peines, qu'elles soient pécuniaires ou privatives de liberté. En général, le sursis remplit son rôle de peine dissuasive et sa seule existence contribue à prévenir la récidive des individus condamnés du point de vue de la prévention spéciale. En effet, l'épée de Damoclès que constitue le sursis, et qui reste suspendue durant le délai imposé par le juge, est en soi une incitation à respecter la loi à l'avenir et à tout faire pour éviter la récidive, sous peine de devoir exécuter la peine.

Nous sommes donc d'avis que la possibilité de surseoir doit être maintenue, mais de manière plus limitée. On sait que, dans un certain nombre de situations, il ne se justifie pas de prononcer une peine ferme pour dissuader les auteurs de commettre de nouvelles infractions. En revanche, l'article 42 doit tout de même être modifié pour accroître la dissuasion en visant notamment les délinquants transfrontaliers multirécidivistes qui semblent peu craindre les jours-amende avec sursis.

La solution adoptée par le Conseil des Etats présentée aujourd'hui par la minorité II (Jositsch) va dans ce sens. Je vous remercie de la soutenir et de refuser les propositions de minorité I Rickli Natalie et Lüscher.

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Die grünliberale Fraktion unterstützt den Antrag der Minderheit II (Jositsch).

**Lüscher Christian** (RL, GE): Je tiens à m'exprimer sur la proposition II (Jositsch), qui consiste en la reprise, par notre conseil, de la solution du Conseil des Etats, avec un sursis

partiel obligatoire pour la peine pécuniaire. Cela va amener à des situations qui n'ont plus rien à voir avec des condamnations de droit pénal, en ce sens qu'un juge demandera tout simplement à un condamné: «Cher Monsieur, combien êtes-vous prêt à payer?» et, en fonction de la réponse du condamné, le juge dira: «Voilà la partie des jours-amende à laquelle je vous condamne de manière ferme, et puis je vous inflige l'autre moitié avec sursis.» Le résultat en sera de faire baisser les peines pécuniaires infligées par les juges. Or en termes de prévention générale, c'est évidemment quelque chose qui n'est pas acceptable.

Si je me mets à la place du juge, je sais très bien que je ferais exactement la même chose parce qu'on sait que si on inflige une peine pécuniaire trop élevée en sachant que la personne ne pourra pas la payer, cela signifie qu'après, il y aura tout ce fameux travail administratif qui consiste à donner un délai, ensuite à transformer les jours-amende en peine pécuniaire, à faire en sorte qu'ils soient exécutés. Donc le juge aura une tendance parfaitement compréhensible à fixer les jours-amende en fonction de ce que la personne est capable de payer. Cela revient à ce que nous voulons absolument éviter, c'est-à-dire du droit pénal à la carte. Il ne faut absolument pas adopter ce genre de disposition, qui n'est pas acceptable sous l'angle de la prévention générale et de la prévention spéciale.

Une fois encore, je crois que notre conseil avait trouvé, lors de sa dernière délibération, une excellente solution en ce sens qu'il accordait, contrairement à ce que voulait le Conseil fédéral, la possibilité d'octroyer un sursis aux jours-amende, mais en rendant ce sursis légèrement plus difficile. J'ajouterai une dernière remarque sur la proposition de la minorité I (Rickli Natalie). On sait que les jours-amende avec sursis concernent en particulier les infractions routières. Ces dernières sont évidemment commises, dans l'ensemble par des gens qui habitent en Suisse. S'il n'y a plus aucune possibilité d'octroyer le sursis aux jours-amende en matière de circulation routière, c'est la classe moyenne qui sera particulièrement visée, et c'est elle qui devrait subir le plus les conséquences de cette situation, ce qui ne nous semble pas opportun.

**Sommaruga Simonetta**, Bundesrätin: Ich habe vorher nicht ganz zufällig zu den Artikeln 40, 41 und 42 gleichzeitig gesprochen, weil diese drei Artikel an sich ein Ganzes bilden. Deshalb äussere ich mich jetzt weniger materiell, sondern mehr in Bezug auf eine möglichst kohärente Vorlage.

Bei Artikel 42 Absatz 1 müssten Sie, wenn Sie konsequent abstimmen wollten, der Mehrheit zustimmen, nachdem Sie bei den vorhergehenden Artikeln 40 und 41 ebenfalls die Mehrheit unterstützt haben. Ich bin nicht sicher, ob das schon der Weisheit letzter Schluss ist, aber Sie haben dann eine Differenz zum Ständerat, und man kann das sicher noch einmal anschauen. Ich habe von einigen Votanten gehört, dass sie eigentlich Sympathie für den Vorschlag des Ständerates hätten. Aber es wäre einfach aufgrund der vorhergehenden Beschlüsse im Moment nicht mehr kohärent, wenn Sie hier nicht die Mehrheit unterstützen würden. Bei Absatz 2 zeigt die Fassung des Ständerates, glaube ich, wirklich absolut klar, dass das, was Sie hier im Nationalrat vorgeschlagen haben und was jetzt die Minderheit vorschlägt, dem Praxistest nicht standhält; das ist nicht praktikabel.

Ihr Beschluss zu Absatz 4 hängt davon ab, was Sie bei den Absätzen 1 und 2 beschliessen. Da müssen Sie auch ein kohärentes Abstimmungsergebnis sicherstellen. Auch hier würde ich meinen: Wenn Sie der Mehrheit folgen, schaffen Sie eine Differenz zum Ständerat. Das gibt dem Ständerat die Möglichkeit, diese drei Artikel noch einmal insgesamt anzuschauen und eine in sich kohärente Regelung zu erarbeiten. Ich denke, die Unterschiede sind nicht mehr so gross. Ich habe gehört, dass es doch beträchtliche Sympathien gibt für die Stossrichtung, wie sie der Ständerat skizziert hat. Ich denke, in diese Richtung könnte man arbeiten.

Ich bitte Sie deshalb, bei Artikel 42 die Kommissionsmehrheit zu unterstützen.

**Markwalder** Christa (RL, BE), für die Kommission: Bei Artikel 42 geht es um die Regelung bedingter Strafen – den hauptsächlichsten Kritikpunkt im Zusammenhang mit der Einführung der Geldstrafe anstatt kurzer Freiheitsstrafen. Viele Praktiker beurteilen nämlich die generalpräventive Wirkung bedingter Geldstrafen als zu wenig gross.

Der Nationalrat hat in seinem Konzept beschlossen, dass bedingte Strafen nur beim Vorliegen besonders günstiger Umstände möglich sein sollen. Zudem muss es sich um eine Geldstrafe handeln oder um eine Freiheitsstrafe von mehr als sechs Monaten, die innerhalb der letzten fünf Jahre vor der Tat anstand. Die Formulierung in Artikel 42 Absatz 2 gemäss dem Beschluss des Nationalrates ist etwas missverständlich und wird nur dann richtig verstanden, wenn man den bundesrätlichen Text liest. Deshalb würde ich der Redaktionskommission empfehlen, diese Formulierung im Fall der Annahme des Minderheitsantrages zu Absatz 2 nochmals zu überprüfen.

Bei Artikel 42 Absatz 1 schlägt Ihnen die Kommissionsmehrheit vor, am Beschluss des Nationalrates festzuhalten, wonach eine bedingte Strafe von höchstens zwei Jahren in der Regel aufgeschoben wird, wenn eine unbedingte Strafe nicht notwendig erscheint, um der weiteren Begehung von Verbrechen und Vergehen durch den Täter entgegenzuwirken. Dies gilt sowohl für die Geldstrafe als auch für die Freiheitsstrafe.

Der Ständerat hat demgegenüber ein neues Konzept beschlossen, wonach bedingte Geldstrafen immer zur Hälfte zu bezahlen sind, also zur Hälfte immer unbedingt ausgesprochen werden. Dieser Beschluss wird von der Minderheit II (Jositsch) aufgenommen. Im Konzept der Minderheit II muss aus Kohärenzgründen auch Absatz 4 entsprechend angepasst werden.

Die Minderheit I (Rickli Natalie) nimmt die Version Bundesrat auf, die den verschiedenen Forderungen von parlamentarischen Vorstössen entspricht, wonach nur noch Freiheitsstrafen bedingt ausgesprochen werden können und die bedingte Geldstrafe abgeschafft wird.

Beide Minderheitskonzepte vermochten nach eingehender Diskussion in der Kommission nicht zu überzeugen. Der Kommissionsmehrheit ist bewusst, dass in der gegenwärtigen Gerichtspraxis in den meisten Fällen mit einer bedingten Geldstrafe gleichzeitig auch eine Busse ausgesprochen wird. Diese Praxis würde in der Version des Ständerates kodifiziert, was aber mit einem Systemwechsel einherginge. Neu würde die unbedingte Bezahlung der Hälfte einer Geldstrafe bedeuten, dass die bedingte Verurteilung zu einer Geldstrafe zu einem höheren Betrag für wohlhabende Straftäter anstatt zu einer Verbindungsbusse führen würde. Analog zum Steuerrecht würde dies bedeuten, dass Straftäter nicht mehr mit einem Mehrwertsteuersatz, der wie bei Busen für alle der gleiche ist, zur Kasse gebeten würden, sondern mit einer direkten Bundessteuer, die stark progressiv ist und wie die Geldstrafe der wirtschaftlichen Leistungsfähigkeit von Straftätern entspricht.

Ich bitte Sie deshalb, dem Antrag der Kommissionsmehrheit zuzustimmen und am Beschluss unseres Rates festzuhalten. Der Antrag, der jetzt als Antrag der Minderheit I (Rickli Natalie) vorliegt, wurde in der Kommission mit 10 zu 3 Stimmen bei 11 Enthaltungen abgelehnt. Der Antrag, der jetzt als Antrag der Minderheit II (Jositsch) vorliegt, wurde mit 13 zu 11 Stimmen abgelehnt.

**Barazzone** Guillaume (CE, GE), pour la commission: Je vais commencer par vous parler de l'alinéa 1. La majorité de la commission vous recommande, ici aussi, de maintenir le concept du Conseil national relatif aux règles sur le sursis. Nous voulons, comme nous vous l'avons dit précédemment, donner au juge la liberté d'octroyer le sursis, quelle que soit la peine en cause, lorsqu'une peine ferme n'est pas nécessaire pour détourner l'auteur de crimes ou de délits. Encore une fois, la prévention des délits doit tout simplement primer et la variante du Conseil des Etats qui prévoit un sursis partiel automatique pour la moitié de la peine pécuniaire compli-

querait, de l'avis de la majorité de la commission, beaucoup trop la vie des juges. Elle doit donc être rejetée.

A l'alinéa 2, la majorité de la commission se rallie au concept du Conseil des Etats et au projet du Conseil fédéral. En effet, il est illusoire d'exiger dans tous les cas des circonstances favorables, c'est l'expression utilisée dans la loi, pour prononcer une peine pécuniaire avec sursis. Rappelons que ces peines sont prononcées en masse par la procédure de l'ordonnance pénale et que les ministères publics cantonaux déjà débordés dans la plupart des cantons n'auront jamais les moyens de faire cet examen dans chaque cas.

A l'alinéa 4, nous traitons de la problématique dite «des paliers», des «Schnittstellenproblematiken». Dans la pratique actuelle des tribunaux, les peines pécuniaires avec sursis sont quasiment toujours prononcées avec une amende complémentaire, évidemment toujours ferme. Et, la majorité de la commission vous recommande, ici aussi, de maintenir la décision de notre conseil qui prévoit le maintien et l'extension de la possibilité de prononcer une amende en plus de toute peine avec sursis, que cette peine soit pécuniaire ou simplement privative de liberté.

La majorité de la commission rejette la décision du Conseil des Etats qui est liée à son concept visant à abolir la problématique des paliers en prévoyant une peine pécuniaire assortie seulement d'un sursis partiel. Maintenons le système décidé par le Conseil national, qui est simple et compréhensible pour la population, pour les juges et approprié pour lutter efficacement contre la petite délinquance.

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Die folgenden Abstimmungen gelten auch für Ziffer 2 Artikel 36.

*Abs. 1 – Al. 1*

*Erste Abstimmung – Premier vote*

(namentlich – nominatif; Beilage – Annexe 12.046/10 874)

Für den Antrag der Mehrheit ... 121 Stimmen

Für den Antrag der Minderheit II ... 62 Stimmen

(0 Enthaltungen)

*Zweite Abstimmung – Deuxième vote*

(namentlich – nominatif; Beilage – Annexe 12.046/10 875)

Für den Antrag der Mehrheit ... 132 Stimmen

Für den Antrag der Minderheit I ... 49 Stimmen

(3 Enthaltungen)

*Abs. 2 – Al. 2*

*Abstimmung – Vote*

(namentlich – nominatif; Beilage – Annexe 12.046/10 876)

Für den Antrag der Mehrheit ... 142 Stimmen

Für den Antrag der Minderheit ... 40 Stimmen

(1 Enthaltung)

*Abs. 4 – Al. 4*

*Abstimmung – Vote*

(namentlich – nominatif; Beilage – Annexe 12.046/10 877)

Für den Antrag der Mehrheit ... 111 Stimmen

Für den Antrag der Minderheit II ... 72 Stimmen

(2 Enthaltungen)

**Ziff. 1 Art. 43 Abs. 3**

*Antrag der Kommission*

Festhalten

**Ch. 1 art. 43 al. 3**

*Proposition de la commission*

Maintenir

*Angenommen – Adopté*

**Ziff. 1 Art. 67***Antrag der Kommission*

(Unter Vorbehalt der Zustimmung der RK-SR, Art. 89 ParlG)

*Abs. 1*

... Freiheitsstrafe von über sechs Monaten verurteilt worden ist ...

*Abs. 3*

... Freiheitsstrafe von über sechs Monaten oder einer Massnahme ...

*Abs. 4*

... zu einer Freiheitsstrafe von über sechs Monaten oder einer Massnahme ...

**Ch. 1 art. 67***Proposition de la commission*

(Sous réserve de l'approbation de la CAJ-CE, art. 89 LParl)

*Al. 1*

... à une peine privative de liberté de plus de six mois, le juge peut ...

*Al. 3*

... à une peine privative de liberté de plus de six mois ou à une des mesures prévues ...

*Al. 4*

... à une peine privative de liberté de plus de six mois ou à une des mesures prévues ...

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Das Wort hat Frau Markwalder für eine Erklärung der Kommission.

**Markwalder Christa** (RL, BE), für die Kommission: Es geht hier darum, dass wir in diesem Rat und im Ständerat als Gegenvorschlag zur Volksinitiative «Pädophile sollen nicht mehr mit Kindern arbeiten dürfen» eine Revision dieses Gesetzes verabschiedet haben. Dabei haben wir das Tätigkeitsverbot, das Kontakt- und das Rayonverbot geregelt. Diese Revision wird auf den 1. Januar 2015 in Kraft treten. Wir haben nun das in Kraft tretende Recht hier eingefügt und es noch dahingehend angepasst, dass Geldstrafen von über 180 Tagessätzen, die gemäss dieser Vorlage nicht mehr möglich sein sollen, gestrichen werden. Ich bitte Sie, dies entsprechend zur Kenntnis zu nehmen.

Auch in den Schlussbestimmungen mussten wir eine Anpassung vornehmen. Da wir entgegen der Vorlage des Bundesrates die bedingte Geldstrafe nicht abgeschafft haben, mussten wir in den Schlussbestimmungen vom «Vollzug einer Strafe» statt vom «Vollzug einer Freiheitsstrafe» sprechen. Es gibt dazu keine Minderheitsanträge, aber ich möchte Ihnen dies zur Kenntnis bringen.

Wir konnten diese beiden Rückkommen nur unter Vorbehalt der Zustimmung der Kommission für Rechtsfragen des Ständerates beschliessen; diese hat das am vergangenen 18. September entsprechend beschlossen.

*Angenommen – Adopté***Ziff. 1 Art. 67c Abs. 1; 77b; 79a Abs. 1, 5; 79b Abs. 2 Bst. a1, 3; 90 Abs. 4bis; 380 Abs. 2 Bst. c***Antrag der Kommission*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Ch. 1 art. 67c al. 1; 77b; 79a al. 1, 5; 79b al. 2 let. a1, 3; 90 al. 4bis; 380 al. 2 let. c***Proposition de la commission*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Angenommen – Adopté***Schlussbestimmung***Antrag der Kommission*

(Unter Vorbehalt der Zustimmung der RK-SR, Art. 89 ParlG)

... so ist der Aufschieb des Vollzugs einer Strafe (Art. 42 Abs. 1) nur zulässig ...

**Dispositions finales***Proposition de la commission*

(Sous réserve de l'approbation de la CAJ-CE, art. 89 LParl)

Il ne peut y avoir de sursis à l'exécution d'une peine (art. 42 al. 1) qu'en cas de circonstances particulièrement favorables si ...

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Sie haben die Erläuterungen der Kommissionsberichterstatteerin soeben zur Kenntnis genommen.*Angenommen – Adopté***Ziff. 2 Art. 28 Abs. 2***Antrag der Mehrheit*

Festhalten

*Antrag der Minderheit*

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Ch. 2 art. 28 al. 2***Proposition de la majorité*

Maintenir

*Proposition de la minorité*

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Angenommen gemäss Antrag der Mehrheit**Adopté selon la proposition de la majorité***Ziff. 2 Art. 29***Antrag der Mehrheit**Abs. 1, 3*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

*Abs. 4*

Artikel 79a des Strafgesetzbuches ist anwendbar für den Vollzug einer Geldstrafe in Form von gemeinnütziger Arbeit.

*Antrag der Minderheit*

(Lüscher, Bortoluzzi, Büchel Roland, Guhl, Huber, Markwalder, Merlini, Reimann Lukas, Rickli Natalie, Schwander, Stamm)

*Abs. 1, 3*

Festhalten

**Ch. 2 art. 29***Proposition de la majorité**Al. 1, 3*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Al. 4*

L'article 79a du Code pénal est applicable pour l'exécution de la peine pécuniaire sous forme de travail d'intérêt général.

*Proposition de la minorité*

(Lüscher, Bortoluzzi, Büchel Roland, Guhl, Huber, Markwalder, Merlini, Reimann Lukas, Rickli Natalie, Schwander, Stamm)

*Al. 1, 3*

Maintenir

*Angenommen gemäss Antrag der Minderheit**Adopté selon la proposition de la minorité***Ziff. 2 Art. 30 Abs. 1***Antrag der Mehrheit*

Festhalten

*Antrag der Minderheit*

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Ch. 2 art. 30 al. 1**

*Proposition de la majorité*

Maintenir

*Proposition de la minorité*

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Angenommen gemäss Antrag der Mehrheit*

*Adopté selon la proposition de la majorité*

**Ziff. 2 Art. 34**

*Antrag der Mehrheit*

Festhalten

*Antrag der Minderheit*

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Ch. 2 art. 34**

*Proposition de la majorité*

Maintenir

*Proposition de la minorité*

(Vischer Daniel, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler, von Graffenried)

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Angenommen gemäss Antrag der Mehrheit*

*Adopté selon la proposition de la majorité*

**Ziff. 2 Art. 34a**

*Antrag der Mehrheit*

Festhalten

*Antrag der Minderheit*

(Ruiz Rebecca, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Schneider Schüttel, Schwaab, Vischer Daniel, Vogler, von Graffenried)

*Titel*

Freiheitsstrafe anstelle von Geldstrafe

*Abs. 1, 2*

Aufheben

*Abs. 1bis*

Das Gericht kann statt auf eine Geldstrafe auf eine Freiheitsstrafe erkennen, wenn eine solche geboten erscheint, um den Täter von der Begehung weiterer Verbrechen oder Vergehen abzuhalten.

*Abs. 2bis*

Ist zu erwarten, dass der vollziehbare Teil einer bedingten Geldstrafe nicht vollzogen werden kann, so kann das Gericht auf eine bedingte Freiheitsstrafe erkennen.

*Abs. 2ter*

Ist zu erwarten, dass der vollziehbare Teil einer bedingten Geldstrafe nicht vollzogen werden kann, so kann das Gericht auf eine bedingte Freiheitsstrafe erkennen.

*Abs. 3*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Ch. 2 art. 34a**

*Proposition de la majorité*

Maintenir

*Proposition de la minorité*

(Ruiz Rebecca, Fischer Roland, Flach, Gysi, Jositsch, Piller Carrard, Schneider Schüttel, Schwaab, Vischer Daniel, Vogler, von Graffenried)

*Titre*

Peine privative de liberté à la place de la peine pécuniaire

*Al. 1, 2*

Abroger

*Al. 1bis*

Le juge peut prononcer une peine privative de liberté à la place d'une peine pécuniaire si une peine privative de liberté paraît justifiée pour détourner l'auteur d'autres crimes ou délits.

*Al. 2bis*

S'il y a lieu d'admettre qu'une peine pécuniaire ferme ne puisse pas être exécutée, le juge peut prononcer une peine privative de liberté ferme.

*Al. 2ter*

S'il y a lieu de craindre que la partie ferme d'une peine pécuniaire ne puisse être exécutée, le juge peut prononcer une peine privative de liberté assortie d'un sursis.

*Al. 3*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Angenommen gemäss Antrag der Mehrheit*

*Adopté selon la proposition de la majorité*

**Ziff. 2 Art. 36**

*Antrag der Mehrheit*

*Abs. 1, 4*

Festhalten

*Abs. 2*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

*Antrag der Minderheit I*

(Rickli Natalie, Bortoluzzi, Schwander)

*Abs. 1*

Zustimmung zum Entwurf des Bundesrates

*Antrag der Minderheit II*

(Jositsch, Fischer Roland, Flach, Gysi, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler)

*Abs. 1*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

*Abs. 4*

Eine bedingte Freiheitsstrafe kann mit einer unbedingten Geldstrafe verbunden werden.

*Antrag der Minderheit*

(Lüscher, Huber, Markwalder, Merlini)

*Abs. 2*

Festhalten

**Ch. 2 art. 36**

*Proposition de la majorité*

*Al. 1, 4*

Maintenir

*Al. 2*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Proposition de la minorité I*

(Rickli Natalie, Bortoluzzi, Schwander)

*Al. 1*

Adhérer au projet du Conseil fédéral

*Proposition de la minorité II*

(Jositsch, Fischer Roland, Flach, Gysi, Piller Carrard, Ruiz Rebecca, Schneider Schüttel, Schwaab, Vogler)

*Al. 1*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Al. 4*

Le juge peut prononcer, en plus d'une peine privative de liberté assortie d'un sursis, une peine pécuniaire sans sursis.

*Proposition de la minorité*

(Lüscher, Huber, Markwalder, Merlini)

*Al. 2*

Maintenir

*Angenommen gemäss Antrag der Mehrheit**Adopté selon la proposition de la majorité***Ziff. 2 Art. 37 Abs. 3***Antrag der Kommission*

Festhalten

**Ch. 2 art. 37 al. 3***Proposition de la commission*

Maintenir

*Angenommen – Adopté***Ziff. 2 Art. 50***Antrag der Kommission*

(Unter Vorbehalt der Zustimmung der RK-SR, Art. 89 ParlG)

*Abs. 1*

... Freiheitsstrafe von über sechs Monaten verurteilt worden ist ...

*Abs. 3*

... Freiheitsstrafe von über sechs Monaten oder einer Massnahme ...

*Abs. 4*

... Freiheitsstrafe von über sechs Monaten oder einer Massnahme ...

**Ch. 2 art. 50***Proposition de la commission*

(Sous réserve de l'approbation de la CAJ-CE, art. 89 LParl)

*Al. 1*

... peine pécuniaire de liberté de plus de six mois, le juge peut ...

*Al. 3*

... peine pécuniaire de liberté de plus de six mois ou à une des mesures ...

*Al. 4*

... peine pécuniaire de liberté de plus de six mois ou à une des mesures ...

*Angenommen – Adopté***Ziff. 2 Art. 50ater Abs. 1***Antrag der Kommission*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Ch. 2 art. 50ater al. 1***Proposition de la commission*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Angenommen – Adopté***Schlussbestimmung***Antrag der Kommission*

(Unter Vorbehalt der Zustimmung der RK-SR, Art. 89 ParlG)

... so ist der Aufschub des Vollzugs einer Strafe (Art. 36 Abs. 1) nur zulässig ...

**Dispositions finales***Proposition de la commission*

(Sous réserve de l'approbation de la CAJ-CE, art. 89 LParl)

Il ne peut y avoir de sursis à l'exécution d'une peine (art. 36 al. 1) qu'en cas de circonstances particulièrement favorables si ...

*Angenommen – Adopté***Änderung bisherigen Rechts****Modification du droit en vigueur****Ziff. 1 Art. 63bis***Antrag der Mehrheit*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

*Antrag der Minderheit*

(Nidegger, Bortoluzzi, Büchel Roland, Huber, Lüscher, Markwalder, Merlini, Reimann Lukas, Stamm)

Festhalten

**Ch. 1 art. 63bis***Proposition de la majorité*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Proposition de la minorité*

(Nidegger, Bortoluzzi, Büchel Roland, Huber, Lüscher, Markwalder, Merlini, Reimann Lukas, Stamm)

Maintenir

**Nidegger Yves (V, GE):** La majorité souhaite biffer l'article 63bis de la loi sur les étrangers, qui rappelle qu'il y a différentes causes au non-renouvellement d'une autorisation de séjour. Il y a bien sûr ce que nous venons de voir avec le Code pénal, à savoir le cas où un juge, en application de l'article 67c du Code pénal, décide d'un éloignement du territoire d'une durée plus au moins longue; dans ce cas, de jure, l'autorisation administrative de séjour ne sera pas renouvelée ou sera supprimée, c'est parfaitement logique.

Mais il y a également tous les cas où quelqu'un ne fera pas l'objet, selon le droit actuel, d'une mesure d'éloignement prononcée par le juge pénal, mais où l'autorité administrative, dotée de sa propre logique, se demandant si certains comportements sont acceptables ou non au sens du droit des étrangers et des autorisations qu'il confère, peut décider, selon ses propres critères, que le renouvellement de l'autorisation ne se justifie pas ou que l'autorisation doit être révoquée.

Il est important que l'article 63bis figure dans le droit des étrangers. Il joue, d'une part, un rôle préventif; d'autre part, il guide l'administration dans ses décisions. Il n'y a pas de raison de biffer cette disposition, qui rappelle que l'administration applique le droit des étrangers – qui est un droit administratif – indépendamment de la décision du juge pénal, autrement dit que l'éloignement du territoire ou la révocation de l'autorisation de séjour peuvent également être décidés lorsque le juge pénal n'a pas intégré cette mesure dans la peine adéquate.

Je vous invite donc à soutenir ma proposition de minorité, qui consiste à maintenir l'article 63bis.

**Lüscher Christian (RL, GE):** Effectivement, dans la réforme proposée par le Conseil fédéral, il a été décidé de réintroduire l'expulsion judiciaire qui avait été supprimée du Code pénal dans son état au 1er janvier 2007. Dès l'instant où on décide de réintroduire l'expulsion judiciaire, cette expulsion peut être prononcée ou non par le juge de droit pénal, en fonction de ses propres règles, et peut être prononcée avec ou sans sursis par ce juge qui peut considérer, sous l'angle des dispositions du droit pénal, que tel comportement ne mérite pas une expulsion judiciaire ferme, mais qu'elle mérite qu'on lui accorde le sursis.

En droit administratif, évidemment, on réfléchit différemment, ce ne sont pas les mêmes règles qui s'appliquent. Une personne qui, par hypothèse, ne mériterait pas une expulsion judiciaire parce que son comportement ne serait pas assez grave d'un point de vue pénal, peut néanmoins avoir commis un acte qui, sous l'angle administratif, montre une absence d'intégration et de respect des règles de notre ordre juridique, qui peut conduire ainsi à une décision d'interdiction d'entrée, en l'occurrence à un non-renouvellement de l'autorisation administrative de résider en Suisse.

Nous pensons qu'il est important que chaque autorité puisse, en fonction de ses propres règles, prendre une décision,

étant précisé que la décision de l'administration de ne pas renouveler le permis ou de prononcer une interdiction d'entrée peut faire l'objet d'un recours. Sinon cela signifierait que le juge de droit pénal devient également un juge de droit administratif, et ce n'est certainement pas ce que le législateur souhaite.

C'est la raison pour laquelle le groupe libéral-radical soutient la proposition de la minorité Nidegger.

**Sommaruga** Simonetta, Bundesrätin: Die Minderheit will das Ausländergesetz um einen neuen Artikel ergänzen, damit die Ausländerbehörde eine verurteilte Person auch dann wegweisen kann, wenn das Gericht keine Landesverweisung ausgesprochen hat.

Unter dem früheren, vor 2007 gültigen Recht war tatsächlich immer wieder strittig, ob die Ausländerbehörde an den Verzicht auf eine strafrechtliche Landesverweisung gebunden sei oder nicht. Der Grund für diese Unsicherheit lag darin, dass die Voraussetzungen für die strafrechtliche und die ausländerrechtliche Ausweisung teilweise deckungsgleich waren. Heute ist es anders. Die Voraussetzungen für das Aussprechen einer strafrechtlichen Landesverweisung sind klar, weil das Gesetz eine Grenze – mindestens ein Jahr Freiheitsstrafe – festlegt. Überschneidungen zwischen der strafrechtlichen und der ausländerrechtlichen Wegweisung wird es deshalb kaum mehr geben.

Sind die beiden Anwendungsbereiche deutlich voneinander abgegrenzt, ist auch klar, dass die Ausländerbehörde nicht an den Entscheid des Strafgerichtes gebunden ist. Das heisst, wenn unter ausländerrechtlichem Gesichtspunkt ein Grund für eine Ausweisung gegeben ist, kann die Ausländerbehörde diese Massnahme auch dann verfügen, wenn das Strafgericht keine Landesverweisung ausgesprochen hat. Diese Situation ergibt sich bereits durch die Auslegung der Regelung gemäss dem bundesrätlichen Entwurf. Um jeden Zweifel auszuräumen, hat der Bundesrat die Rechtslage auch in der Botschaft noch ausführlich erläutert. Vor diesem Hintergrund ist die Regelung, welche die Minderheit verlangt, überflüssig und unnötig.

Sie sind immer für schlanke Gesetze. Machen Sie doch schlanke Gesetze; schreiben Sie nicht Dinge hinein, die überflüssig und unnötig sind.

Ich bitte Sie, die Kommissionsmehrheit zu unterstützen.

**Markwalder** Christa (RL, BE), für die Kommission: Unser Rat hatte beschlossen, im Ausländergesetz einen neuen Artikel 63bis einzufügen, wonach – wir haben es soeben in den Ausführungen von Frau Bundesrätin Sommaruga gehört – die Ausländerbehörde in ihrem Entscheid über den Widerruf einer Bewilligung nicht an den Entscheid des Richters über den Verzicht auf die Anordnung einer Landesverweisung gebunden ist. Der Ständerat hat diese Bestimmung gestrichen, dies auch mit der Begründung, dass der Bundesrat die Rechtslage über die Voraussetzungen für die ausländerrechtliche und strafrechtliche Landesverweisung in der Botschaft ausdrücklich erläutert habe. Früher, vor 2007, gab es gewisse Irritationen. Inzwischen ist aber klar, dass die strafrechtliche Voraussetzung für die Landesverweisung mindestens ein Jahr Freiheitsstrafe bedeutet, und in dem Sinne hat der Ständerat diese Bestimmung gestrichen.

Die Kommissionsmehrheit ist dieser Argumentation gefolgt, und ich bitte Sie ebenfalls, der Mehrheit zu folgen. Diese hat bei 10 zu 10 Stimmen mit Stichentscheid des Präsidenten so entschieden.

**Barazzone** Guillaume (CE, GE), pour la commission: Je vais m'exprimer très brièvement. En effet, l'année passée notre conseil avait décidé d'inscrire dans la loi le principe de l'indépendance de la justice administrative face au juge pénal dans les pratiques de révocation d'autorisation de séjour et d'établissement. Notre commission n'a pas soutenu la décision du Conseil national par 1 voix d'écart. Elle vous recommande de soutenir la décision du Conseil des Etats et de biffer cette disposition. Je crois que l'on a évoqué son inutilité,

Madame la conseillère fédérale Sommaruga l'a fait, donc je ne vais pas m'étaler là-dessus.

Les conditions étaient définies dans le message du Conseil fédéral, vous pouvez donc suivre la majorité de la commission en toute tranquillité.

*Abstimmung – Vote*

(namentlich – nominatif; Beilage – Annexe 12.046/10 878)

Für den Antrag der Mehrheit ... 96 Stimmen

Für den Antrag der Minderheit ... 80 Stimmen

(2 Enthaltungen)

**Ziff. 2 Art. 352 Abs. 1, 4**

*Antrag der Mehrheit*

Festhalten

*Antrag der Minderheit*

(Jositsch, Fischer Roland, Flach, Gysi, Piller Carrard, Schwaab, Schneider Schüttel)

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Ch. 2 art. 352 al. 1, 4**

*Proposition de la majorité*

Maintenir

*Proposition de la minorité*

(Jositsch, Fischer Roland, Flach, Gysi, Piller Carrard, Schwaab, Schneider Schüttel)

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

**Jositsch** Daniel (S, ZH): Es geht bei diesem Artikel in der Strafprozessordnung um die Frage, unter welchen Voraussetzungen die Strafbefehlskompetenz gegeben ist. Die Strafbefehlskompetenz bedeutet diejenige Kompetenz, die der Staatsanwalt hat, einen Strafbefehl, einen Urteilsvorschlag zu machen, das heisst, damit dem Beschuldigten den Vorschlag zu machen, das Verfahren mit einer bestimmten Strafe abzuschliessen, ohne dass dieses Verfahren dann von einem Gericht beurteilt wird. Das ist ein Element, das der Effizienz dient. Es ist ein Element, welches das Verfahren beschleunigt, das Verfahren vereinfacht und die Gerichte entlastet. Insofern ist es durchaus positiv. Aus rechtsstaatlicher Sicht bestehen natürlich erhebliche Fragezeichen. Das ist der Grund, warum sich der Gesetzgeber auch überlegen muss, bis zu welcher Grenze er da gehen möchte. Im bisherigen Recht wurde die Grenze bei sechs Monaten festgelegt. Das heisst, man hat gesagt, dass man dem Staatsanwalt diese Strafbefehlskompetenz lassen möchte, aber im alleruntersten Bereich der Freiheitsstrafe, bis sechs Monate. Das soll nun ausgebaut werden, und ich denke, dass das aus rechtsstaatlicher Sicht fragwürdig ist. Deshalb ersuche ich Sie im Namen der Minderheit, dem Ständerat zu folgen, der die bisherige Regelung beibehalten möchte.

**Lüscher** Christian (RL, GE): Vous savez que dans le Code pénal, il existe le principe du «Strafbefehl», il s'agit de l'ordonnance pénale qui permet de condamner quelqu'un directement par le procureur à une peine privative de liberté de six mois au plus et aussi, forcément, à 180 jours-amende. Ce système, qui est très pratique, est essentiel pour le bon fonctionnement des autorités de poursuite pénale, sinon les tribunaux seraient complètement engorgés. Un autre grand avantage du «Strafbefehl», c'est qu'il s'agit d'une proposition de jugement qui est faite au condamné. Si le condamné n'est pas content, il peut simplement dire, par voie orale ou écrite: «Je ne suis pas d'accord»; et donc, cette ordonnance pénale n'est pas appliquée. Il est prévu qu'elle soit d'un maximum de six mois, étant précisé que dans certains cantons, selon les anciens droits cantonaux, la peine privative pouvait être beaucoup plus longue. Par exemple, à Genève, elle s'élevait à une année au plus; dans le canton du Valais, à deux ans.

Si on ne remet pas en question les six mois, il y a néanmoins un problème: lorsque le procureur condamne quelqu'un pour la deuxième fois et qu'il veut révoquer le sursis, il



est obligé de rester dans ce maximum de six mois. Prenons l'exemple d'un mari qui a frappé sa femme et qui est condamné à quatre mois avec sursis. Dans le cas où il frapperait de nouveau sa femme après sa condamnation, le procureur, pour pouvoir révoquer le sursis antérieur, doit rester dans le maximum de six mois. Il ne peut par conséquent infliger qu'une peine de deux mois, alors qu'il s'agit d'une récidive. Donc ce système est absurde.

Ce que propose la majorité de la commission, c'est une limite de six mois plus six mois, c'est-à-dire qu'un sursis peut être révoqué pour autant que la peine ne dépasse pas le maximum prévu par le «Strafbefehl». En d'autres termes, si je reprends mon exemple, le procureur peut condamner le mari ayant frappé sa femme à quatre mois avec sursis, et si le mari récidive, le procureur peut le condamner à six mois avec ou sans sursis et révoquer le sursis antérieur de quatre mois, la peine ne dépassant pas la limite des six mois plus six mois.

Je précise que nous ne sommes pas véritablement dans un combat gauche-droite, parce que certains conseillers nationaux de gauche sont d'accord avec cette solution. Monsieur Recordon, membre des Verts, s'est également exprimé en faveur de cette proposition, mais il n'a pas été suivi lors du débat au Conseil des Etats.

Je crois qu'il est extrêmement important, tant pour les procureurs que du point de vue de la prévention pénale, que nous ne nous retrouvions pas dans une situation où, lorsqu'une deuxième infraction est commise par une même personne, on doit, pour pouvoir révoquer le sursis, la condamner à une peine moins forte que celle infligée la première fois. Il en va du respect de la prévention générale et de la prévention spéciale.

C'est donc à juste titre que la majorité vous demande de confirmer la décision du Conseil national que le Conseil des Etats n'a pas voulu comprendre, mis à part Monsieur Recordon, conseiller aux Etats du parti des Verts.

**Sommaruga Simonetta**, Bundesrätin: Es geht bei dieser Differenz um die Grenze für das Strafbefehrsverfahren.

Ich sage Ihnen kurz, was die heutige Regelung ist. Heute liegt die Grenze für die Strafbefehrskompetenz der Staatsanwaltschaft bei sechs Monaten Freiheitsstrafe. Muss dabei eine früher bedingt ausgesprochene Freiheitsstrafe widerrufen werden, so ist die frühere Strafe zur neuen hinzuzuzählen. Zudem ist ein Strafbefehl nur möglich, wenn beide Strafen zusammen nicht mehr als sechs Monate ergeben. Das ist die heute geltende Regelung.

Nun hat Ihr Rat beschlossen, dass die Strafe, die widerrufen werden muss, nicht mehr mit der neuen zusammengezählt werden muss. Damit kann die Staatsanwaltschaft in einem Strafbefehl eine Gesamtstrafe von bis zu zwölf Monaten Freiheitsstrafe aussprechen, weil eben nicht mehr zusammengezählt wird.

Gegen eine solche Erweiterung der Kompetenz gibt es gewichtige Gründe. Das Strafbefehrsverfahren ist ein rasches Verfahren. Das Strafbefehrsverfahren hat aber auch beträchtliche rechtsstaatliche Schwachstellen. Ich sage Ihnen nur ein paar zur Erinnerung: Das Strafbefehrsverfahren wird schriftlich durchgeführt, es gibt in der Regel keine mündlichen Verhandlungen, zum Teil gibt es nicht einmal eine Einvernahme. Das Strafbefehrsverfahren ist nicht öffentlich. Das Strafbefehrsverfahren wird nicht durch ein unabhängiges Gericht, sondern durch die Staatsanwaltschaft direkt durchgeführt, und diese ist weisungsgebunden – wir haben es heute schon einmal gesagt. Schliesslich hat die Schweiz – ich möchte, dass Sie das auch wissen –, verglichen mit allen umliegenden, ich sage jetzt nicht «zivilisierten» Staaten, schon mit der heutigen Regelung die höchste Strafbefehrskompetenz; bereits heute hat die Schweiz die höchste Strafbefehrskompetenz. Jetzt möchten Sie diese noch einmal erweitern respektive die Dauer verdoppeln.

Vielleicht sollten Sie in Ihre Überlegungen auch noch mit einbeziehen, dass die Staatsanwältinnen und Staatsanwälte selber die Erweiterung dieser Kompetenz gar nicht wollen. Die Konferenz der Strafverfolgungsbehörden der Schweiz hat sich bei der Anhörung durch die Kommission für Rechts-

fragen des Ständerates ausdrücklich gegen die Regelung Ihres Rates ausgesprochen.

Vor diesem Hintergrund muss ich Ihnen doch nahelegen, dass Sie hier die Minderheit und den Ständerat unterstützen und bei der heutigen Regelung bleiben.

**Markwalder Christa** (RL, BE), für die Kommission: Die Mehrheit Ihrer Kommission beantragt Ihnen, bei Artikel 352 Absatz 1 und Absatz 4 der Strafprozessordnung der Mehrheit zu folgen, nämlich festzuhalten und die Strafbefehrskompetenz auszudehnen. Wir sind der Meinung, dass es bei der heutigen Situation, die eine Kompetenz für Strafbefehle von bis zu sechs Monaten Freiheitsstrafe seitens der Staatsanwaltschaft vorsieht, im Wiederholungsfall durchaus dazu führen kann, dass ein Staatsanwalt, wenn er dann eine früher bedingt ausgesprochene Freiheitsstrafe widerrufen muss, mit diesen sechs Monaten ein zu enges Korsett hat. Wir sind uns durchaus bewusst, dass das Strafbefehrsverfahren hinsichtlich der Rechtsstaatlichkeit gegenüber einem normalen Gerichtsverfahren gewisse Mängel aufweist. Allerdings ist es auch so, dass ein Strafbefehl sehr einfach angefochten werden kann.

In dem Sinne bitte ich Sie, der Mehrheit zu folgen. Die Kommission entschied mit 12 zu 10 Stimmen.

**Barazzone Guillaume** (CE, GE), pour la commission: Il s'agit d'une modification très importante, introduite par notre conseil il y a une année, qui avait été jugée nécessaire pour rendre le système plus efficace. L'idée est simple: il s'agit de permettre aux ministères publics cantonaux de prononcer une nouvelle ordonnance pénale de six mois si la révocation du sursis antérieur ne dépasse pas une peine de six mois. La durée maximale de l'ordonnance pénale pourra donc être de deux fois six mois, cela a été dit. Aujourd'hui, par exemple, les procureurs qui condamnent une personne pour une première infraction par voie d'ordonnance pénale à une peine de quatre mois avec sursis ne peuvent, lors de la commission de la seconde infraction – qui par hypothèse serait identique, donc en cas de récidive –, condamner cette personne par voie d'ordonnance qu'à une peine de deux mois, puisque la loi impose un plafond de six mois en matière de révocation de sursis. Vous conviendrez, avec la majorité de la commission, qu'il est totalement illogique d'être plus durement condamné lors de la commission d'une première infraction que lors de la commission d'une deuxième infraction, donc en cas de récidive.

La majorité de la commission vous invite à la suivre.

J'aimerais revenir sur les arguments évoqués par Madame la conseillère fédérale Sommaruga. Vous avez raison, lorsque vous nous dites de faire attention, que le délai est de six mois, que l'on est dans un cas de procédure accélérée, de procédure orale, et que l'on n'est pas dans le cas d'un tribunal indépendant. Tout cela est vrai. Mais, Monsieur Lüscher l'a rappelé, il suffit de contester l'ordonnance pénale pour qu'une procédure écrite puisse avoir lieu, pour qu'une procédure, non pas accélérée mais normale, puisse avoir lieu, et qu'un tribunal indépendant puisse se prononcer sur la peine. Il suffit donc simplement d'exprimer oralement son opposition pour que tous les principes que vous avez défendus puissent s'appliquer. Nous avons visé un système efficace, qui tient compte de l'expérience des cantons qui connaissent ce système auparavant dans le Code pénal en vigueur avant 2007. S'il est vrai que la majorité des procureurs se sont montrés, non pas défavorables, mais assez indifférents à cette solution, ceux qui la connaissaient – je pense en particulier au canton de Genève – préconisaient l'adoption de ce système, puisqu'il garantit à la fois les droits des prévenus et l'efficacité du système.

Je vous remercie de suivre la majorité de la commission.

**Abstimmung – Vote**

(namentlich – nominatif: Beilage – Annexe 12.046/10 879)

Für den Antrag der Mehrheit ... 118 Stimmen

Für den Antrag der Minderheit ... 64 Stimmen

(1 Enthaltung)

**Ziff. 3 Art. 27 Abs. 1***Antrag der Kommission*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Ch. 3 art. 27 al. 1***Proposition de la commission*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Angenommen – Adopté*

14.037

**Kantonsverfassungen  
(ZH, BE, SO, BL, GR, VD).  
Gewährleistung****Constitutions cantonales  
(ZH, BE, SO, BL, GR, VD).  
Garantie***Zweitrat – Deuxième Conseil*

Botschaft des Bundesrates 14.05.14 (BBl 2014 3723)

Message du Conseil fédéral 14.05.14 (FF 2014 3573)

Ständerat/Conseil des Etats 17.09.14 (Erstrat – Premier Conseil)

Nationalrat/Conseil national 24.09.14 (Zweitrat – Deuxième Conseil)

*Eintreten ist obligatorisch**L'entrée en matière est acquise de plein droit*

**Bundesbeschluss über die Gewährleistung der geänderten Verfassungen der Kantone Zürich, Bern, Zug, Solothurn, Basel-Landschaft, Graubünden und Waadt**  
**Arrêté fédéral accordant la garantie fédérale aux constitutions révisées des cantons de Zurich, de Berne, de Zoug, de Soleure, de Bâle-Campagne, des Grisons et de Vaud**

*Detailberatung – Discussion par article***Titel und Ingress, Art. 1, 2***Antrag der Kommission*

Zustimmung zum Beschluss des Ständerates

**Titre et préambule, art. 1, 2***Proposition de la commission*

Adhérer à la décision du Conseil des Etats

*Angenommen – Adopté*

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Da Eintreten obligatorisch ist, findet keine Gesamtabstimmung statt.

12.3773

**Motion Fässler-Osterwalder Hildegard.  
Transparenz der Zahlungsströme  
von Rohstoff-Unternehmen****Motion Fässler-Osterwalder Hildegard.  
Transparence des paiements  
effectués par les entreprises  
de matières premières**

Nationalrat/Conseil national 24.09.14

**Präsident** (Lustenberger Ruedi, Präsident): Die Motion Fässler Hildegard wurde von Frau Friedl übernommen.

**Friedl** Claudia (S, SG): Das Thema der vorliegenden Motion ist die Transparenz von Zahlungsströmen zwischen Rohstoffunternehmen und den Staatskassen der Rohstoffländer. Unterstützt wurde diese Motion von Unterzeichnerinnen und Unterzeichnern aus sieben Parteien.

Seit der Einreichung der Motion vor zwei Jahren ist einiges passiert: Der Bundesrat hat letztes Jahr den Grundlagenbericht Rohstoffe verabschiedet. Im Juni dieses Jahres erschien dann der Bericht zum Postulat der APK-NR 13.3365, «Mehr Transparenz im Schweizer Rohstoffsektor», welches Angaben zur Zahlungstransparenz sowohl bei der Förderung von Rohstoffen als auch beim Handel damit forderte. Diese Forderung steht auch im Zentrum der vorliegenden Motion.

Worum geht es materiell? Der Bundesrat fasst es in seinem Bericht zum Postulat treffend zusammen: «Rohstoffe werden oft in Ländern abgebaut, die über schlecht funktionierende staatliche Strukturen verfügen. Vor diesem Hintergrund besteht bei der Rohstoffextraktion bzw. beim Handel mit Rohstoffen regelmässig ein Risiko, dass die an die jeweiligen Regierungen geleisteten Zahlungen ... aufgrund von Misswirtschaft, Korruption und Steuerflucht versickern ... In der Folge profitiert die Bevölkerung kaum vom Rohstoffreichtum ihres Landes und verbleibt in Armut ...» Nur durch Transparenz erhält die Bevölkerung die Möglichkeit, Korruption vorzubeugen und ihre Regierung dazu zu bringen, dass die Einnahmen aus dem Rohstoffgeschäft im Interesse der Allgemeinheit eingesetzt werden.

Nun werden Sie sich vielleicht fragen: Ist das nicht primär ein Problem der Länder, in denen die Rohstoffe abgebaut werden? In der Tat: Diese Länder stehen in der Pflicht. Zum Glück werden immer mehr von ihnen aktiv. Unter dem Dach der Extractive Industries Transparency Initiative (EITI) haben sich 44 Rohstoffländer für eine Offenlegung der erhaltenen Zahlungen beim Rohstoffabbau und neuerdings auch beim Rohstoffhandel verpflichtet.

Doch nicht alle Rohstoffländer – Sie können sich das ja vorstellen – sind willens und vor allem auch fähig, die EITI-Regeln umzusetzen. Deshalb sind jetzt ergänzend dazu verschiedene Sitzstandorte von Rohstoffunternehmen aktiv geworden. So haben zum Beispiel die EU, die USA, Norwegen und die Hongkonger Börse bereits Transparenzregulierungen verabschiedet oder stehen wie in Kanada kurz davor, das zu tun. Der Fokus der Transparenzregelungen liegt aber mehrheitlich bei der Förderung und weniger beim Handel, was auch dem Fokus der Unternehmen in diesen Ländern entspricht.

Nun zur Schweiz: Sie ist der global führende Rohstoffhandelsplatz. Für die Schweiz, deren Unternehmen fast ausschliesslich im Handel tätig sind, wäre eine Regelung, welche den Handel nicht mit einschliesst, praktisch wirkungslos, sprich eine Alibiübung. Es ist deshalb absolut nicht nachvollziehbar, warum der Bundesrat in seinem Transparenzbericht zum Postulat dennoch genau diese Lösung vorschlägt und den Handel einstweilen von der Transparenz ausnehmen will. Als Notnagel will er sich dann aber doch die Kompetenz